



HAL
open science

Une “ illumination ” politique ? ou comment Milosz est (re) devenu Lituanien (1917-1918)

Julien Gueslin

► **To cite this version:**

Julien Gueslin. Une “ illumination ” politique ? ou comment Milosz est (re) devenu Lituanien (1917-1918). cahiers de l'association des amis de Milosz, 2014. hal-03001314

HAL Id: hal-03001314

<https://hal.science/hal-03001314>

Submitted on 12 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une « illumination » politique ? ou comment Milosz est (re) devenu Lituanien (1917-1918)

À propos des textes inédits de « L'Affranchi ».

Julien Gueslin

Dans un colloque récent qui vient d'être publié¹, j'ai eu l'occasion d'évoquer le rapport complexe que Milosz avait eu avec les fonctions diplomatiques qu'il a exercées de façon très active entre 1919 et 1925 : entre fatigue, découragement et exaltation parfois, entre détachement et volonté de les lier de manière indissociable à son évolution intellectuelle et spirituelle.

A l'origine de cet engagement diplomatique il y a cette redécouverte puis cet engagement passionné pour sa patrie, la Lituanie ; sa volonté de jouer un rôle primordial ou désintéressé selon les moments en faveur de la renaissance et la reconnaissance internationale de son pays, bien menacé par les ambitions de son voisin polonais et la volonté de beaucoup d'utiliser le souvenir de l'union polono-lituanienne pour reconstruire une grande Pologne et en tout cas, pour les puissances occidentales, une puissance moyenne capable de faire contrepoids aux menaces allemandes et bolcheviques.

Or cette conversion assez soudaine de Milosz à l'idée lituanienne en 1917-1918 a été très peu étudiée. Or il y a pourtant matière à s'interroger sur cette évolution, d'où notre utilisation un peu provocatrice du terme d'« illumination politique », en référence à « l'illumination mystique » qui, une nuit de 1914, va constituer un tournant dans l'évolution spirituelle de Milosz. Tout d'abord, comme on va le voir, il y a peu de sources très détaillées. Milosz est resté relativement discret sur la période. Comme on le constate sur beaucoup d'autres questions, Milosz n'est surtout pas un historien et n'a pas la religion des faits ou le souci de replacer ceux-ci dans leur contexte d'alors. Il est pleinement écrivain et comme beaucoup a tendance à réécrire, à omettre ou non certains faits de son passé en fonction de ses exigences littéraires ou personnelles du moment. Il se concentre surtout sur son interprétation d'un événement passé plutôt que sur son exactitude : on constate ainsi à plusieurs reprises qu'il a pu mélanger à plusieurs reprises les dates, au point de parfois tromper les personnes qui s'intéresseront plus tard à son œuvre.

¹ « Entre deux mondes . Oscar Milosz, croisades politiques et dilemmes d'un homme de lettres (1916-1925) », BADEL (L.), JEANNESSON (S.), MELTZ (R.), *Les écrivains-diplomates. Pratiques, sociabilités, influences (XIXe-XXIe siècles)*, Actes du Colloque de Paris-La Courneuve (M.A.E.) des 12-14 mai 2011, Armand Colin 2012

De plus il est certain qu'à l'origine, l'attention des personnes intéressées par Milosz s'est plutôt portée sur l'œuvre littéraire de Milosz d'avant 1914 ou au plus sur son travail visant à mieux faire connaître les chants, contes populaires et la mythologie lituanienne. Ses évolutions mystiques et ses travaux ultérieurs après 1914 ont d'abord un peu effrayé sinon détourné les spécialistes vers son œuvre poétique plus accessible ou plus facile à proposer à l'attention du grand public.

Comme on l'a montré dans nos travaux, dès la fin des années 1920, la célébrité de Milosz dans certains milieux littéraires et intellectuels français, l'ignorance à peu près générale des réalités baltes tout comme l'intérêt grandissant pour les arts et traditions populaires ont contribué à faire de Milosz l'incarnation d'une Lituanie vue par certains comme un pays mythique, traditionnel, creuset de la civilisation européenne antique. Milosz ayant beaucoup évoqué ses souvenirs d'enfance dans le domaine familial de Czereia le pont était vite franchi et l'image de « Milosz la Lituanie » ancré parmi beaucoup de Français : poser des questions sur sa lituanité ou à son évolution intellectuelle aurait pu sembler incongru.

Milosz avait de son côté peu d'intérêt à dissiper radicalement cette illusion ou en tout cas n'a pas voulu déconstruire cette image même si il a eu toujours l'honnêteté de rappeler succinctement qu'il avait complètement découvert le mouvement national lituanien à cette époque.

Enfin on rappellera simplement que les archives ou les sources diplomatiques ou historiques étant après 1945 soit fermées soit inaccessibles en Europe de l'Est, il était très difficile d'étudier de manière précise, en dehors du commentaire des quelques textes politiques de Milosz, (et encore beaucoup de contributions furent redécouvertes progressivement), l'action politique et intellectuelle de Milosz en faveur de la Lituanie et en particulier de la replacer dans son contexte, de la confronter à d'autres sources, de la compléter, de la nuancer, etc... Ce n'est que très tardivement et après ses œuvres littéraires que les éditions Silvaire s'attachèrent à réaliser un volume des œuvres politiques de Milosz. Mais ce fut une contribution inestimable car rassemblant des textes consultables difficilement en dehors de quelques bibliothèques et souvent éparpillées entre celles-ci.

Comble de malchance, on possède assez peu de lettres de Milosz sur cette période 1917-1918 et surtout les archives de la Maison de la Presse, les services français de propagande du Quai d'Orsay où il a travaillé et connu, on va le voir, son éveil politique, ont été quasiment détruits en 1940 par les autorités françaises (comme beaucoup d'autres documents jugé sensibles) au moment de l'arrivée des troupes allemandes.

Tout cela explique le mystère ou en tout cas le peu de détails concernant cette période sur lequel nous allons essayer de faire le point à partir des indices que nous avons pu obtenir lors de recherches récentes.

Rappelons pour commencer le contexte et ce qui est à peu près établi.

Jusqu'en 1917, il semble que Milosz n'ait éprouvé, à notre connaissance, que très peu d'intérêt pour le mouvement et la renaissance nationale lituanienne. Certes le souvenir de son enfance à Czereia est omniprésent dans son œuvre d'alors et jouera certainement un rôle dans son évolution. Mais il faut rappeler que Czereia se situe dans les limites historiques du grand-duché Lituanien mais surtout en Russie Blanche dans une région slavisée. Les recherches entreprises par Milosz lors de son voyage en 1922 à Kaunas avec les Prozor sur la branche proprement lituanienne de sa famille semblent démontrer que Milosz, avant la guerre, n'ait pas eu l'occasion de faire de séjours conséquents en Lituanie.

La famille de Milosz est certes issue de la noblesse lituanienne la plus ancienne, mais est quasiment polonisée et tournée vers la culture occidentale. Comme l'écrasante majorité de la noblesse, celle-ci a dû rester étrangère sinon hostile au mouvement national lituanien. Ce dernier est basé sur les couches paysannes, le petit clergé et la nouvelle « intelligentsia » (instituteurs, employés, soldats, agronomes, etc) qui ont profité de l'abolition du servage et du développement de l'instruction pour s'élever socialement et former un tissu dense d'associations, journaux, clubs en Lituanie et dans les villes de l'Empire russe.

Même en 1905 où l'agitation nationale va culminer dans la réunion d'une Assemblée demandant une grande autonomie, rien ne transparaît dans les écrits que nous avons pu conserver de Milosz.

En 1904, dans une lettre à Christian Gauss, il évoque « sa patrie la Pologne » entre regret et nostalgie. En juillet 1914, dans une lettre à Léon Vogt, Milosz évoque Varsovie en flammes et le soulèvement de son « pauvre pays ». Avec une certaine légèreté mais qui est celle de ses contemporains, il fait part à Carlos Larronde de son optimisme, d'un conflit qui se passe entre « gens civilisés » et qui aiment la réflexion et évoque les « vieux soucis » de la Russie.

Certes en 1910 il évoquera dans une lettre à Vogt le « grand duché de Lituanie » mais pour souhaiter avec fantaisie son couronnement en tant que roi de Pologne et Grand-Duc. Milosz n'ignore sans doute pas les « riches heures » du grand-duché lituanien et comme les autres enfants de la noblesse lituanienne, il a dû abondamment être entretenu de l'histoire ancienne de son pays mais en liant de manière indissociable la grandeur de celui-ci à l'union passée

polono-lituanienne. Élevé jusqu'à son arrivée en France en 1889 dans une famille parlant polonais et éduqué en ce sens, il n'a donc pas renié au moment de la guerre le substrat polonais qui le caractérise. Le fait d'avoir vécu depuis plus de vingt ans en France, dans un pays ignorant fort l'évolution s'opérant en Europe orientale (outre l'ignorance, le souci de maintenir l'alliance franco-russe entraînait une certaine réserve de la presse et du milieu intellectuel face à l'éveil des nationalités de l'Empire) ne contribua à pas faire évoluer cette situation. Son intégration dans la culture et la vie françaises prédominait finalement sur tout.

En 1915, l'occupation de la Lituanie par les troupes allemandes n'a pas échappé à Milosz (lettre à Christian Gauss du 19 septembre 1915 : « ce n'est pas le moment pour un Lithuanien d'écrire un poème en allemand ») mais ne semble pas avoir provoqué de réaction particulière chez Milosz qui continue toujours à s'assimiler également à un « Polonais » tiraillé entre l'Allemagne et la Russie et à rêver de partir en Amérique. À l'approche de sa quarantième année, « plus rien ne chante » en lui et sa vie n'aurait été « qu'une ininterrompue dispersion d'efforts et de sentiments » : il y a un désir profond de Milosz de trouver ou plutôt de garder une place dans la société des hommes. On sait que, suite à sa « nuit d'illumination » mystique de décembre 1914, Milosz connaît une profonde évolution spirituelle et intellectuelle, un tournant dans son œuvre qui aboutira à la rédaction d'œuvres mystiques, avec pour commencer *l'Épître à Storge* (1917) mais comme l'a bien montré Jacques Buge, cela n'implique pas bien un désintéret pour le monde mais au contraire de garder « son vieil amour usé par la pitié, la colère et la solitude »².

En 1916 le contraste est saisissant entre le Milosz du début de la guerre et celui qui se sent attiré en octobre 1916 (lettre à Carlos Larronde) par l'activité admirable sur le front. Il est vrai que la rencontre avec René Schwaller va sans doute accélérer son intégration dans un petit cénacle qui, outre un vif intérêt pour l'ésotérisme, va vouloir militer pour une société nouvelle, pleinement démocratique mais ordonnée construite sur les ruines du monde ancien discrédité et épuisé par le conflit mondial et prônant la religion de la Vérité et du progrès social. L'idée est clairement d'arriver à une réconciliation des classes sociales et des nations autour d'une hiérarchie basée sur la valeur morale et intellectuelle et la construction d'une société des Nations. Si l'idéalisme caractérise le mouvement, celui-ci refuse tout utopisme et cherche surtout à dénoncer le matérialisme et une certaine modernité aveugle. On veut arriver à une synthèse sociale prenant en compte l'aspiration au progrès sans tomber dans l'anarchie. Hiérarchie, fraternité, liberté : tel sera la devise du groupe qui va se structurer définitivement

² Buge, Jacques, p136.

en 1917³. Comme le montre son allocution en 1919 à l'inauguration du « Centre Apostolique », centre d'activité du mouvement, Milosz définit l'artiste comme un être engagé au côté de la multitude et non plus accaparé par l'exaltation de la Beauté comme certains avant 1914. Certes la poésie est un « miroir de l'univers immobile » mais c'est parce qu'elle reflète l'univers immobile que la poésie doit parler aux foules. Le « très grand artiste seul » arrive à « éclairer, à mûrir et à diriger cette force admirable, cette puissance éternelle et aussi cette honte d'un jour qu'est la multitude ». Dante et Byron sont donnés comme exemples, s'étant laissé « emporté comme un fétu de paille par le grand vent brutal de l'action et de la plus hideuse-l'action politique »⁴. Prononcé en février 1919, ce texte nous semble fondamental de la nouvelle synthèse que Milosz opère entre son orientation passée, ses préoccupations mystiques et sa volonté d'action.

Pris dans le bouillonnement de la France de la fin de la guerre, de tous ces milieux qui rêvent de réformer profondément leur pays et l'Europe, il lui reste à trouver une cause spécifique où il pourra s'engager.

À la Maison de la Presse (1916-1918) :

Entre 1916 et 1919 Milosz a travaillé à la Maison de la Presse (les services de propagande français) rattaché au Cabinet du Ministère des Affaires Etrangères. C'est là qu'il aurait découvert l'existence d'un mouvement national lituanien : la lettre à Christian Gauss du 22 septembre 1922 est confirmée par sa lettre demandant sa naturalisation le 10 juin 1930 et les renseignements biographiques donnés à Jonas Grinius pour son livre sur Milosz paru en 1930⁵.

Mais en dehors de ces quelques renseignements donnés par Milosz par lui-même aucun autre source ne détaille de façon précise le parcours et les activités de Milosz, à quel moment précis ou en fonction de quelle évolution il prend la décision d'abord de s'intéresser ou de se documenter sur le mouvement national lituanien. La parution de son article « Au seuil d'un monde nouveau » en septembre 1918 dans la Revue Baltique montrait simplement qu'à cette date Milosz était bien engagé dans ce combat. Les lettres à Christian Gauss du 25 septembre 1916 et à Carlos Larronde des 26 octobre 1916 nous éclairent sur le contexte de son entrée au ministère : la situation catastrophique sur le front russe et les pertes subies obligent l'Empire à rappeler des classes de plus en plus anciennes dont celles de Milosz, qui

³ Pour toute cette période, le livre de Mme Charbonnier : « Le poète, le métaphysicien, le Lituanien » est éclairant.

⁴ Centre Apostolique Hierarchie-Fraternité-Liberté..Notices et Statuts. Discours prononcés à la Séance inaugurale (février 1919) Éditions de l'Affranchi

⁵ Cahiers, n°16-17.

est réticent pour des raisons de santé et sans doute politiques, à partir dans une Russie qu'il ne connaît absolument pas. Il vise un poste d'interprète dans les troupes françaises soit dans les unités russes en France soit en s'engageant. Carlos Larronde, aux dires de Milosz, l'aurait alors aidé par ses conseils et ses contacts à trouver une solution.

Quoi qu'il en soit, c'est une solution tierce qui sera choisie : ni engagé dans les troupes russes en France (contrairement à ce qui est parfois dit dans certaines études anciennes et encore reprises) ni engagé dans les troupes françaises, Milosz est engagé par la Maison de la Presse et obtient par ce moyen (automatiquement ou par une intervention politique ?) un sursis à ses obligations militaires en Russie⁶. S'agit-il de l'emploi évoqué dans la lettre à Larronde du 26 octobre 1916 ? On ne peut l'attester. Mais on rappellera que la Maison de la Presse est une création en 1915 du puissant et influent secrétaire général du Quai d'Orsay Philippe Berthelot, qui est l'artisan dans l'ombre des ministres de toute la politique étrangère française de l'époque mais est aussi passionné de lettres et arts. Il fréquente assidûment les milieux littéraires et artistiques. Un grand nombre d'écrivains, artistes ou intellectuelles furent engagés dans la Maison de la Presse, suscitant rapidement un tir nourri de la presse et de nombreux parlementaires contre la « maison des embusqués » et les nombreux passe-droits ayant pu être utilisés⁷. Dès la fin de 1916 et encore plus au printemps 1917 avec la chute du Ministère Briand, un grand nombre de contrôles sont opérés et beaucoup d'employés de la Maison renvoyés au Front. Or cet affaiblissement est sans doute excessif à un moment où la crise de la fin de la guerre, particulièrement en Europe orientale, nécessite pour le gouvernement français de développer ses canaux d'information, de mieux informer une opinion publique de plus en plus désorientée et surtout comprenant mal la situation à l'Est et développer enfin sa propre propagande à l'étranger. En Russie, l'affaiblissement puis la chute du régime tsariste, les risques de voir le front russe s'effondrer par démoralisation ou défaitisme de l'opinion ; l'éveil des nationalités et en particulier les revendications de la Pologne courtisée de plus en plus par les Empires centraux obligent la France à scruter de manière accrue l'état de la presse et de la documentation publiée dans ces régions et à agir directement en retour. Or le nombre de Français disponible et maîtrisant les langues, les cultures et maîtrisant la situation slave est particulièrement faible.

⁶ Voir les mentions de son dossier de naturalisation

⁷ Sur la maison de la presse, voir : Jean-Claude Montant, « La Propagande extérieure de la France pendant la Première Guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens », thèse de doctorat d'État (université Paris 1 – Panthéon Sorbonne), Lille 1989, p. 1034 et HORVAT (Sophie), De la naissance du B.E.P.E à la Maison de la Presse. Les ambiguïtés de l'informations en temps de guerre, août 1914-mars 1916, Mémoire de D.E.A conservé à la BDIC, le fonds du Bureau d'Etudes de la Presse étrangère et les notes au début des inventaires et le petit fonds « Maison de la Presse » des Archives des Affaires étrangères.

Si la nomination de Milosz a pu peut-être bénéficier d'une certaine complaisance (Berthelot fréquente alors assidûment les milieux familiers à Milosz et voit ainsi souvent Nathalie Clifford Barney), il est certains que les talents linguistiques de Milosz, sujet russe de surcroît (et donc non menacé d'être renvoyé à tout moment sur le front) ont pu jouer.

Une lettre malheureusement non datée de Milosz à Larronde écrite sur le papier en tête de la Maison de la Presse nous confirme bien qu'à la fin de 1916 ou au plus tard au début de 1917 il est opérationnel mais ses soucis de santé à cette époque semblent considérablement limiter son activité⁸.

Que fait Milosz ? Il a eu tendance par la suite à présenter comme un tout ses « quinze ans » d'activités diplomatiques. Mais de 1916 à 1918 (comme par la suite d'ailleurs au sein de la délégation lituanienne), il a une position subalterne et n'est en aucun cas un acteur de premier plan des dossiers qui se traitent au sein de son service comme ce sera le cas lorsqu'il sera représentant de la Lituanie entre 1919 et 1924. Comme il le dit lui-même dans son dossier de naturalisation, il est un simple rédacteur. D'après une lettre à Nathalie Clifford Barney du 3 juin 1918, sa présence n'est ailleurs limitée qu'à quelques heures par jour.⁹ Un document intéressant trouvé dans les archives du Quai d'Orsay pourrait être éclairant. Datée du 7 janvier 1917, la note évoque l'activité du service russe de la Maison de la Presse qui joue un rôle double : d'un côté la réception et la traduction des journaux russes, transmission d'informations et assistance à la presse russe et à ses correspondants en France et d'un autre côté envoi de toute documentation appropriée sur la situation française afin de nourrir la propagande française en Russie. Il est évoqué rapidement le rôle de « Monsieur Milocy » qui serait chargé de traduire les articles ou discours russes les plus importants et aurait également la charge de rédiger des articles, en particulier en polonais pour les journaux polonais de Pétrograd¹⁰. Si on ne connaissait pas jusque-là cette façon de le nommer (une erreur du rédacteur ?) et qu'il reste un doute, tout semble indiquer qu'il s'agit bien de Milosz, celui-ci ayant toujours indiqué qu'il avait collaboré étroitement à cette époque avec Lucien-Napoléon de Céligny qui est un des cadres de ce service russe. D'autre part les archives du Bureau d'étude de la presse étrangère (chargé au sein du service de l'information diplomatique de dépouiller la presse) mentionnent bien son nom¹¹. On ne dispose pas malheureusement de notes ultérieures pouvant nous indiquer si les tâches de Milosz ont pu évoluer. Il semble qu'au

⁸ Cahiers, 26, pp 21-24

⁹ Cahiers 27...lettre du 3 juin 1918

¹⁰ AMAEF, Guerre 1914-1918, Russie, 683, 7 janvier 1917

¹¹ « Le fonds Russie du BEPE 1916-1922. Présentation historique et inventaire », Cahiers de la BDIC N°8, Nanterre, juin 1994

moins en 1918 il ait été chargé de notes synthétisant la situation politique et économique des pays. On en a la trace avec la célèbre étude sur « L'alliance des Etats baltiques » : dans une lettre du 25 mai 1920 au Quai d'Orsay, Milosz (devenu représentant de la Lituanie) envoie son « opuscule » et évoque sa conception en 1918 au sein du bureau d'études dirigé par René Berthelot (philosophe et frère de Philippe), nouvelle structure créée en 1917-1918 au sein du service de l'information diplomatique de la Maison de la Presse. On notera d'ailleurs que cela confirme l'erreur commise par Milosz (dans son étude de 1921 « La vraie question de Vilna »¹²) quand il date la conception du texte de 1916 trois ans avant les premières conférences baltiques : or celles-ci ont lieu en 1920-1921 et le contenu de son texte évoque la révolution bolchevique de 1917 ou la défaite allemande de 1918.

Milosz a-t-il, il Est-il à l'origine de toutes ces traductions d'articles de presse ou de notes de synthèse anonymes résumant pour les diplomates françaises l'évolution de la situation balte ?

On n'en a pas encore de preuve explicite mais une série d'indices a posteriori : Milosz utilise abondamment dans les premiers numéros de 1918 de la Revue Baltique un certain nombre de traductions d'articles de la presse allemande sur la situation en Lituanie. La bibliographie sur la Lituanie qu'il propose dans la revue correspond assez étroitement à la documentation recueillie et transmise par les postes français à l'étranger, en particulier en Suède et surtout en Suisse où Juozas Gabrys et sa revue « Pro Lithuania » font figure de principaux organes de la cause lithuanienne en Occident.

Soumis à une censure pointilleuse¹³, ces textes n'auraient pu être obtenus par Milosz seul. Un indice supplémentaire provient de la lettre de Milosz à Carlos Larronde du 25 avril 1917 où il évoque la découverte récente de la Lituanie par un des rédacteurs des communiqués de l'Etat-Major : on sait que le bureau d'étude de la presse étrangère auquel appartenait Milosz était sous contrôle militaire et que l'Etat-Major utilisait ces informations pour rédiger les communiqués diffusés parcimonieusement à la presse française. On peut donc se demander si la boutade de Milosz ne pourrait pas faire allusion à un échange qu'aurait pu avoir Milosz suite à l'envoi d'un article traduit sur la Lituanie avec le responsable de l'Etat-Major chargé de l'étudier.

¹² Voir « Deux messianismes politiques » (Œuvres Complètes, tome XIII), p.177

¹³ (on rappellera qu'à cette époque on regarde en France avec une grande méfiance le mouvement national lituanien du fait des relations ambiguës avec l'occupant allemand et on se demande que si les revendications lituaniennes d'indépendance ne correspondent pas à des manipulations allemandes visant à « inventer » une nation dont on ignore tout, pour affaiblir la Russie ou la Pologne),

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'au moins en 1918 sinon avant, Milosz a accès directement ou indirectement à l'information produite sur la situation en Lituanie qui s'accélère pendant la seconde moitié de 1917 : l'occupant allemand autorise la réunion d'une Conférence à Vilna en septembre 1917 qui commence à négocier avec le Reich la création d'un Etat indépendant tout en cherchant à réduire au maximum les contreparties demandées par celui-ci, à savoir des accords économiques et militaires mettant en fait la Lituanie sous la coupe allemande. Le 16 février 1918 la Lituanie proclame finalement son indépendance, reconnue finalement sous conditions par l'Allemagne en mars. Mais c'est surtout la révolution bolchevique d'octobre 1917 et la perspective d'une paix séparée avec l'Allemagne qui place l'opinion et le gouvernement français dans un grand désarroi face à la perspective de la disparition du front de l'Est et donc d'une concentration des troupes allemandes sur le front français. En décembre 1917, une commission auquel participe tous les supérieurs de Milosz est chargée de reformuler la politique française vis-à-vis de la Russie, d'envoyer un maximum de missions et de Français en Russie afin de tenter de peser sur l'opinion russe et surtout de chercher des solutions de rechange capables de freiner la poussée allemande et de créer un contrepoids au défaitisme ambiant¹⁴ : c'est surtout alors la Pologne, l'Ukraine qui sont ciblées à l'époque car les nations baltiques sont soit hors d'état d'agir (occupation allemande ou absence de moyens) soit vues avec circonspection comme la Lituanie. Il n'empêche que dans ce contexte les préventions françaises ultérieures commencent à disparaître et qu'on répugne de moins à moins à écouter les doléances ou les mémoires des publicistes lituaniens.

Il est donc certain que dans ce contexte l'intérêt de Milosz pour les affaires lituaniennes ne peut qu'être stimulé par ce contexte politique et l'évolution de la réflexion française qui déteindra directement sur ses études ultérieures (l'alliance des Etats baltiques ou le rapprochement entre la Pologne et une Lituanie forte avec Vilna sa capitale sont clairement présenté comme des entités devant certes favoriser la paix, la constitution d'une société des nations ou les premiers jalons d'un rassemblement européen mais surtout aussi comme des blocs capables d'équilibrer à l'Est la puissance allemande).

Deux personnes vont jouer un rôle déterminant dans cette évolution de Milosz : Arthur Toupine et Anna Kenine. On sait que tous les trois vont être les fondateurs au début de l'été 1918 de la Revue Baltique qui commencera à paraître en septembre¹⁵. Le cas de Toupine a été

¹⁴ Voir AMAEF, Guerre, Russie

¹⁵ Archives nationales (CARAN), AP 94, 407 (Dossier Kenine, lettre du 23 juillet 1918)

déjà un peu étudié mais, à la lumière de ce qu'on a établi plus haut, on comprend mieux comment les deux hommes auraient pu rentrer au contact. Toupine, jeune diplômé de l'Université de Saint-Petersbourg, s'était engagé dans l'armée russe au sein des fameux tirailleurs lettons qui défendirent avec héroïsme Riga pendant deux ans et furent un premier jalon dans la marche des Lettons vers leur indépendance en 1918-1919. Toupine devint rapidement correspondant de plusieurs journaux dont le grand journal russe le *Novoie Vremia* pour les questions baltiques et un spécialiste de l'emprise germanique en Russie. Elu représentant des soldats lettons après la révolution de février 1917, il se rend à Saint-Petersbourg et s'engage au côté de Kerensky et donc contre les bolcheviques et le défaitisme. Après la prise de Riga en septembre 1917 et la révolution bolchevique, il part en France et devient correspondant et collaborateur des journaux destinés aux soldats russes en France. Il donne des conférences dans les camps de ces derniers et lutte toujours contre la propagande bolchevique¹⁶. C'est sans doute dans ce cadre que Milosz va le rencontrer car le service russe de la Maison de la Presse est très actif auprès des correspondants de journaux russes et fournit de l'information pour les communications faites aux soldats russes en France¹⁷. Les deux hommes se lieront d'amitié d'autant plus que Toupine est quelque peu poète et partage les préoccupations ésotériques de Milosz : son article dans le premier numéro de la *Revue Baltique* (« les roses et les croix ») prouve qu'il est proche aussi des Rose-Croix. Il intègre en tout cas rapidement le groupe de René Schwaller auquel appartient Milosz¹⁸.

À partir du printemps 1918, Milosz entreprend ainsi de traduire en français l'ouvrage de Toupine (« La guerre et la liberté ») relatant son expérience de guerre qui commence ainsi de paraître en feuilleton à partir de juin 1918 dans l'*Affranchi* : l'avant-propos de Milosz montre bien l'intérêt de celui dont il loue à la fois la remarquable clarté d'expression, la profonde connaissance intuitive du cœur humain et la description des « événements tragiques se déroulant en Russie »¹⁹.

On peut d'ailleurs se demander si l'étude réalisée par Milosz sur « L'emprise allemande sur la Russie » (contrairement à ce que l'on pensait, cette étude ne date d'ailleurs pas de 1919 mais a commencé à être publiée en décembre 1917 dans l'*Affranchi*²⁰) ne doit pas quelque peu à l'influence de Toupine.

¹⁶ Ibid, lettre de Kenine du 27 mars 1918 et suivantes

¹⁷ Voir en Particulier AMAEF, Guerre 14-18, Russie, 683, Note du 7 août 1917

¹⁸ Voir les Cahiers 40-42, p.47

¹⁹ « La guerre et la Vérité », L'*Affranchi*, juin 1918.

²⁰ Voir « Les deux messianismes », *Ouvres complètes*, op. cit p. 244 et p.45 sq. et l

Anna Kenine a fait l'objet de peu d'attention encore des spécialistes de Milosz : or elle a joué sans doute, un rôle important dans l'évolution du poète. Enseignante, publiciste lettonne, elle étudie avant la guerre à Paris et Genève. Depuis cette ville et durant tout le conflit, elle va devenir une défenseuse infatigable auprès des opinions suisse puis française et anglaise de la cause lettonne en dénonçant les exactions allemandes dans son pays occupé et en demandant la défense du droit des petites nationalités. Si elle parvient à susciter rapidement la sympathie de milieux intellectuels genevois (réunis autour d'un Comité suisse d'études de la question lettonne) et quelques Français éminents (en particulier le pasteur Doumergue, frère de l'homme politique et futur président de la République, directeur de la faculté de théologie protestante de Montauban ou d'Albert Thomas, ministre français et futur fondateur de l'OIT (Organisation internationale du travail)), elle se heurte quelque peu à l'inertie française et à l'absence de tout soutien financier. Elle va alors profiter de l'évolution de la politique française à la fin de 1917 : soutenu énergiquement par Albert Thomas, elle obtient alors une mission pour obtenir en Suisse une déclaration des représentants baltes contre la menace d'intégration à l'Allemagne (à partir de 1917 et du début 1918 l'Allemagne qui occupe désormais l'ensemble des pays baltes échafaudent des projets de « duché baltique » aboutissant à la réalisation des visées pangermanistes et à une annexion déguisée). De retour à Paris, elle se heurtera à la prudence française face à ses projets avec Toupine de nouvelles missions en Suisse et Suède mais elle reste employée par la Maison de la Presse et devient un informateur important du Quai d'Orsay à propos des questions baltiques²¹. Elle devient donc une collègue de Milosz qu'elle informe ainsi précisément de la situation baltique mais qu'elle doit aussi stimuler dans son intérêt de redécouvrir la Lituanie.

L'influence et le compagnonnage avec les deux Lettons expliquent sans doute que jusqu'en 1919 Milosz ait parlé abondamment de Letto-Lituanie ou de « républiques unies » (c'est le titre initial de l'étude sur l'alliance des Etats baltiques parue d'abord en janvier 1919 dans la Revue Baltique) tant pour lui l'intérêt pour son pays a été lié à la découverte de l'origine très ancienne de la langue lituanienne et de sa proximité avec la langue lettonne. Les malheurs des deux pays étant liés à l'invasion allemande, il est facile de juger pour lui que seule l'invasion médiévale des chevaliers Porte-Glaives puis teutoniques avait pu détruire la communauté antique entre les deux peuples. Il faudra attendre ses premiers contacts avec des Lituanais et son intégration dans la délégation lituanienne pour qu'il se contente de parler d'alliance et prenne la mesure (sans doute à regret) des différences profondes existant entre les deux nations et leurs dirigeants.

²¹ AMAEF, Russie, 683 (26 décembre 1917) et 701 (6 mars 1917 et suivants), Archives nationales, AP 94, 407

Le lecteur excusera au final cette enquête un peu policière et aride pour comprendre l'évolution intellectuelle et politique de Milosz et son désir de contribuer à la défense et à une meilleure connaissance de son pays; cette évolution, on le voit, s'est produite entre la fin de 1917 et le printemps 1918.

La découverte de cinq textes inédits va nous permettre d'étayer quelque peu cette hypothèse.

QUATRE TEXTES INEDITS DE MILOSZ : LES ARTICLES DE L'AFFRANCHI :

On trouvera après ce texte les articles rédigés par Milosz dans « L'Affranchi » sur la Lituanie. Cette revue prit la suite à la fin de 1917 de la revue théosophique et devint rapidement l'organe du groupe réuni autour de René Schwaller, Carlos Larronde et Milosz.

Ils n'ont jamais fait à notre connaissance l'objet d'une publication intégrale : c'est Alexandra Charbonnier qui dans son étude sur Milosz en fit la première référence en publiant une liste de ceux-ci et en citant quelques extraits.

Seule la Bibliothèque de Documentation internationale contemporaine située sur le campus de Nanterre (BDIC) possède une collection intégrale de cette revue, malheureusement dans un état très fragile et donc très peu communicable : il était donc temps de préserver ce témoignage précieux de l'activité de Milosz à cette époque.

D'après Alexandra Charbonnier, d'autres textes seraient l'œuvre de Milosz qui aurait utilisé un pseudonyme : on a ici préféré conserver les textes signés explicitement par Milosz (plus exactement, L. de Labunowo) et consacrés à la Lituanie ou la situation russe.

On a rappelé plus haut le cadre intellectuel expliquant la contribution de Milosz à cet organe : on précisera qu'on ne possède pas de sources permettant d'expliquer pourquoi Milosz commença à utiliser cette tribune pour parler de la Lituanie. La diffusion du journal semble en effet très modeste et l'on n'a trouvé d'ailleurs par exemple aucune allusion dans une autre revue ou dans des archives diplomatiques de ces articles. L'activité de Milosz en faveur de la Lituanie semble complètement inconnue de l'opinion, grande ou avertie jusqu'à l'automne 1918 et la parution des premiers numéros de la Revue baltique, qui a certes aussi une diffusion modeste mais touche les milieux français ou étrangers commençant à s'intéresser aux questions baltiques. C'est après avoir lu une contribution de Milosz (sans doute « Au seuil d'un monde nouveau » ou « la défaite allemande et le Conseil national de Lituanie » parues dans la Revue Baltique) que l'abbé Vilimacius, membre de la délégation lituanienne arrivant à Paris, viendra trouver Milosz au Quai d'Orsay et lui proposera en polonais (après avoir vainement tenté de lui parler en lituanien) de venir travailler comme secrétaire à la Légation²².

Concernant l'Affranchi, il est probable que Milosz, du fait de ses fonctions, ait voulu s'astreindre à une certaine discrétion, ses positions personnelles ne correspondant pas exactement à celle du gouvernement français. On peut alors supposer que, soit à l'instigation de ses amis auxquels il devait commencer à parler de la Lituanie soit de son propre chef il

²² Voir les Cahiers 16 et les souvenirs de Petras Klimas.

voulut montrer son intérêt de plus en plus vif pour un pays complètement inconnu et sur lequel il était quasi impossible pour lui d'obtenir une tribune dans une grande revue ou un quotidien.

L'éditorial du numéro du 20 septembre 1917 du journal renvoie bien cependant aux ambitions de Milosz : il s'agit de déterminer un programme d'action sociale, politique et internationale (en faveur de la « Société des Nations ») grâce à l'aide de ces « savants modestes qui se cachent, qui s'ignorent et qu'on ignore », les « philosophes » qui « ont jusqu'à présent travaillé dans l'ombre ».

Dans ces articles, Milosz n'évoque pas directement sa propre découverte du mouvement national lituanien et le contexte dans lequel celui-ci s'est opéré mais, comme l'a vu, une étude du contenu de ses articles et de l'évolution chronologique de ceux-ci va nous donner de très sérieux indices sur son évolution intellectuelle.

Texte n°1 : « Quelques vérités sur la Révolution russe » (25 décembre 1917, n°1)

Alors que les premiers numéros de l'Affranchi (147 à 149) avaient continué de suivre l'évolution de la revue Théosophique, en décembre 1917, une « nouvelle série » est inaugurée avec un comité de rédaction dans lequel Milosz semble jouer un rôle déterminant et qui se veut comme « une pléiade de penseur dont l'unique raison de vivre consiste précisément à nous guider sur ces voies nouvelles ».

C'est dans ce cadre que Milosz écrit ce premier article signé : « L. de Labunowo, Lithuanien ». C'est la première fois que publiquement, Milosz met sa nationalité en exergue. On pense immédiatement en tant qu'historien à tous ces récits nationaux fondateurs où les premiers intellectuels, défenseurs ou « redécouvreurs » du fait national affichèrent sur leur porte ou proclamèrent fièrement leur qualité devant une assistance surprise.

Quelques semaines après la révolution d'octobre et le traumatisme subi par l'opinion française par l'effondrement de son allié et l'irruption du fait bolchevique, le sujet est l'occasion rêvée pour Milosz pour se mettre en valeur en tant qu'expert de ce formidable « cataclysme ». Il faut penser que tout le « service russe » de la Maison de la Presse (cf. supra) dans lequel Milosz travaille est alors mobilisé pour tenter de faire face à ce renversement de chose et tenter de susciter une alternative au « défaitisme révolutionnaire » prôné par le nouveau régime russe.

L'article a surtout le mérite de montrer l'hostilité définitive de Milosz vis-à-vis du monde slave caractérisé par son incapacité à sortir de l'anarchie et l'obscurantisme. Loin d'être un progrès ou simplement une évolution politique, la révolution russe n'est qu'un

simple « fléau de la nature ». C'est un procès univoque contre les élites russes, l'obscurantisme tsariste, les partis irrésolus, la bureaucratie régie par le népotisme et la vénalité, etc., des bolcheviks « amoralistes » et cyniques, etc. On notera également la condamnation de l'orthodoxie « fétichiste » dont les rites et les dogmes étaient complètement opposés à la spiritualité de Milosz. Si Milosz montre une certaine commisération pour un peuple affamé et ignorant, jugé primitif, sa description des masses suivant leurs instincts, voulant jouir immédiatement et répugnant au travail est plus que critique. La conclusion est radicale : l'acceptation d'une « paix allemande » et d'un démembrement de la Russie au profit de l'empire allemand (qui va être réalisé quelques mois plus tard par le fameux traité de Brest-Litovsk de mars 1918) viennent de l'absence de tout sentiment national propre aux masses et aux communistes.

Cette vision très négative de Milosz correspond à certains stéréotypes déjà présents depuis longtemps dans le monde occidental et qui, longtemps partiellement refoulés avec l'alliance franco-russe, trouvèrent leur expression dans l'indignation suscitée par la défection russe ou firent figure d'explications commodes devant l'incompréhension de ce qui semblait un effondrement si rapide. Il correspond également à la vision mise en valeur par les nouveaux représentants des nationalités russes, en particulier les Polonais opposant une Russie anarchique et privée de sens patriotique, « asiatique » à des nationalités européennes, unies par un sentiment national et donc implicitement capables de constituer pour l'opinion français un rempart contre la menace impériale allemande, une solution de rechange pour une alliance à l'Est et participer à ces « Etats-Unis de l'Europe » que Milosz appelle de ses vœux.

Concernant la vie personnelle de Milosz, outre la référence au partage « criminelle » de la Pologne et de la Lituanie, on notera le passage particulièrement intéressant où Milosz évoque son expérience personnelle et ses contacts avec les paysans de Czereia, sans doute, lors de la révolution de 1905. On peut se demander si cette expérience de la révolte et des revendications paysannes ne l'a pas profondément marqué et incité des années plus tard à réfléchir à la nécessité de résoudre la question agraire et éviter la diffusion du communisme en défendant la cause du mouvement lituanien basé largement sur la défense de la paysannerie contre les grands propriétaires polonais ou polonisés, comme l'était sa famille. Dans sa lettre de 1922 à Christian Gauss, il fera allusion aux « rébellions » de sa jeunesse comme un critère ayant expliqué son choix. Face au traitement ou dédain (fréquent dans sa classe) marqué par son père ou sa famille face au sort et à la misère des classes paysannes, Milosz a pu déjà

éprouver un sentiment de révolte et certaines interrogations qu'il aura sans doute éprouvé dans la position difficile de jeune propriétaire qui aura été la sienne en 1905-6.

L'attitude et l'échec des élites russes sont clairement un anti-modèle pour Milosz : en tant qu'intellectuel, « nouveau guide », il veut trouver une solution permettant un traitement de la question sociale et agraire tout en évitant les dérives constatés.

Texte n°2 : « Pologne et Lituanie » (N°3, mars 1918)

Signé de Labunowo, cet article vient après la publication en janvier 1918 de la première partie de l'étude « L'Emprise allemande sur la Russie » dont la suite sera publiée dans les numéros suivants. Le texte intégral a déjà été publié dans les Œuvres complètes de Milosz (« Deux messianismes politiques ») en reprenant le texte de la brochure qui fut publiée par la suite sans doute en 1919 comme le suppose André Silvaire. Le texte de cette étude est d'ailleurs assez inhabituel dans les écrits de Milosz ayant le caractère d'une véritable étude économique avec chiffres et exemples à l'appui. Il a le caractère des travaux qui auraient pu être demandés à l'époque à Milosz dans son travail, c'est-à-dire la compilation de renseignements politiques et économiques dans des études destinées aux diplomates, à la grande presse ou aux milieux industriels et bancaires. On peut également se demander aussi si une partie de ces renseignements proviendrait des premiers contacts de Milosz avec Toupine qui se voulait (cf. supra) un expert de la politique allemande en Russie.

L'article de mars 1918 est très important car il constitue le tout premier article politique de Milosz qui va réellement traiter de la question lituanienne. On remarquera que l'examen du cas polonais et du cas lituanien est placés sur le même plan signe que Milosz n'a pas encore définitivement choisi entre les deux nations ou plutôt devait rester favorable à une solution permettant un maintien sous une forme à déterminer des liens anciens entre les deux pays. On remarquera d'ailleurs combien Milosz domine l'histoire politique et culturelle de la Pologne et maîtrise toutes les références historiques, en particulier ceux des grands écrivains et maîtres de l'émigration polonaise en Occident qui ont laissé une trace indélébile dans la communauté polono lituanienne de France dans laquelle Milosz a baigné depuis son arrivée à Paris.

Le premier paragraphe est très intéressant car il nous montre la métamorphose de Milosz en publiciste, en Lituanien cherchant à dissiper l'ignorance ou plutôt l'oubli de la population française de l'existence passé des Etats polonais et lituanien. Le Milosz d'avant 1914 aurait pu peut-être comparer aux Français dont la mémoire, « affaiblie sans doute par un

excès de bien-être et de culture » avait quelque peu oublié la réalité historique des deux Etats et leur volonté de s'affranchir de la tutelle russe. En tout cas le nouveau Milosz est bien décidé à combattre pour dissoudre la surprise de son pays d'adoption et défendre son pays, « la calme et méditative patrie des poètes et des penseurs ».

En quelques mots Milosz nous révèle sa « conversion » politique et son désir de s'identifier à son pays, quitte à le rendre conforme à son idéal.

L'exposé entamé par Milosz montre très clairement que, non seulement il suit désormais précisément l'actualité politique de son pays (sa référence à la « Lituanie Mineure » englobée par la Prusse et revendiquée par la Lituanie afin de devenir avec Memel/Klaïpeda son débouché sur la mer montre sa connaissance du programme national lituanien) mais il a visiblement lu dans le détail plusieurs études sur l'histoire ancienne de la Lituanie. Dans son évocation de la Lituanie antique, première « théocratie d'Europe » avec des « Grands Prêtres blancs », il semble clairement avoir été influencé par les travaux de l'intellectuel lituanien Vidunas et des ouvrages de synthèse d'Antoine Viscont qui, depuis Genève, publia plusieurs études en français sur la Lituanie afin de mieux connaître son pays. Dès ce moment, on retrouve les thèmes que Milosz va reprendre et populariser dans ses études suivantes : la Lituanie comme creuset de la race indo-européenne, la langue lituanienne antique et si proche du sanscrit (il reprend les idées défendues au début du siècle par les linguistes français comme Antoine Meillet), les connexions qui existeraient avec la nation celte... On remarque l'accent mis de manière logique sur la communauté letto-lituanienne, l'accent mis par Milosz sur la proximité linguistique lui faisant sous-estimer les différences culturelles entre les deux nations.

Bien évidemment Milosz doit affronter le fait que le lituanien, malgré ses louanges, n'est devenue que tardivement une langue de culture utilisée dans la vie courante et par un grand nombre d'écrivains (à partir de la fin du XIXe) et le fait, que, comme lui, la majorité de ceux-ci s'exprimèrent en polonais tels Mickiewicz ou Slowacki. Cela sera évidemment un point de friction entre les deux nationalismes naissants.

Milosz est évidemment plus à l'aise avec l'évocation de la nature lituanienne, des promenades et des rencontres à faire avec un paysan lituanien, des lignes pleines de poésie et reflétant son inspiration antérieure.

Il va jusqu'à la louange des hôtels lituaniens, « les mieux tenus du continent », ce qui ne manquera pas de surprendre car jusqu'à la fin des années vingt la Lituanie manquera cruellement d'infrastructures modernes permettant d'accueillir un grand nombre d'hôtes de marque.

Bien évidemment dans ce texte on ressent toute la tension qui se crée entre un homme emporté par sa passion lituanienne, la joie d'avoir trouvé finalement sa mission, celle de guider la nation lituanienne vers la reconnaissance de l'Occident et l'incompréhension ou l'indifférence d'une très grande partie de l'opinion ou de son entourage, d'où sa fureur et cet écart entre cette aspiration toute nationale à faire de la Lituanie un Etat occidental presque comme un autre, voire un modèle et l'incrédulité de beaucoup qui ignore tout de la Lituanie ou en font un nationalisme artificiel, tout juste apparu et sans véritable culture ni civilisation.

En mars 1918, quelques jours après la proclamation de l'indépendance lituanienne le 16 février et la fin d'un processus entamé à l'été 1917 avec la réunion de la première assemblée lituanienne, « la Taryba » et l'affirmation de la séparation d'avec la Russie, Milosz prend position dans un article qui, comme on l'a dit, fit sans doute très peu de bruit mais qui est fondamentale dans son évolution intellectuelle. La parution du poème « La Patrie » dans le même numéro en est un symbole (volontaire ?) d'autant plus marquant.

TEXTE 3 : « Le Droit des peuples d'un point de vue polono-lituanien » (avril 1918) :

Milosz continue dans cet article sa lutte pour faire reconnaître les droits et les mérites des nations polonaises et lituaniennes et à chercher à dissiper la méfiance d'une partie importante de l'opinion française face à l'irruption soudaine, presque suspecte, de nationalités oubliées presque complètement en 1914. Au moment où Milosz écrit, la paix avec la Russie bolchevique a laissé à l'Allemagne impériale les mains libres à l'Est et beaucoup de Français s'inquiètent d'une politique allemande qui désormais cherche aussi à jouer des nationalités, à les soutenir pour créer des Etats fantoches qui serviront les intérêts allemands. On va même parfois se demander, comme dans le cas de la Lituanie, si l'Allemagne n'a pas manipulé en sous-main quelques groupes d'intellectuels peu représentatifs afin de susciter des revendications nationales que toute le monde ignorait avant la guerre.

La difficulté abordée aussi est la « saturation » de l'opinion française face à la multiplication des revendications nationales et le désir de multiples mouvements de voir la paix qui s'annonce comme le moment leur permettant de mettre en application partout dans le monde le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

La démonstration de Milosz a aussi le mérite de montrer combien Milosz lie ses interrogations personnelles avec son combat national : le sentiment aigu qui le tenaille depuis quelques années de ne pas voir sa valeur intellectuelle reconnue, de ne pas jouer un rôle conforme à ses aspirations rejaillit ici clairement par sa condamnation de tous ceux qui

ignorent à la fois la valeur réelle des individus et la « présentation irréfléchie et confuse » des problèmes des nationalités.

Une fois encore presque par inadvertance Milosz nous livre un indice sur sa vie personnelle : sa longue étude « sur place » de « tous les grands centres de civilisation » avant 1914 (correspondant à sa période de voyages entre 1906 et 1914 dans effectivement tous les grands pays européens) a joué un rôle important dans la formation de sa vision pessimiste du monde moderne (« maison abandonnée aux caprices destructeurs d'une troupe d'enfants agités ») et sa volonté de contrecarrer cette évolution jugée funeste.

On peut certes ici éprouver au premier abord quelque surprise devant cet « égoïsme sacré » professé par Milosz en faveur de la Lituanie et la Pologne et son dédain pour les autres nationalités « obscures ». En réalité les paroles de Milosz illustrent bien sa méfiance envers les idéologies ou les systèmes intellectuels trop abstraits ou généraux et son attachement à une approche qualitative, spirituelle des choses. Il y a certes un certain aveuglement du poète, irrémédiablement convaincu par la justesse du combat en faveur de son pays et de ses titres à éclairer dûment les « masses ».

Mais il est aussi profondément immergé dans les tendances de l'époque d'une partie de l'opinion française bien résolue à utiliser les leçons du conflit sanglant qui s'achève pour construire un monde nouveau. Celui-ci romprait avec les erreurs du passé et serait soucieux de corriger les excès de la modernité en construisant une véritable « Société des nations » comme dans un passé plus ou moins mythique l'émergence des sociétés humains puis à l'époque moderne les Lumières et l'ère des Révolutions auraient mis fin au règne de la force brute ou de l'arbitraire. En défenseur idéaliste de la Justice et du Droit, d'une nouvelle « diplomatie du droit », il cède à la tentation de critiquer la « vieille diplomatie » et la politiste réaliste et attentiste de la France envers le régime tsariste. Le thème de cette « France du Nord » que serait la Pologne (l'amitié séculaire et le modèle français étaient des thèmes classiques de tous les publicistes travaillant en faveur de la cause polonaise et seront repris par tous ceux écrivant en faveur des nations baltes, suscitant parfois incrédulité et méfiance de l'opinion devant ces « amis » dont on ignorait tout.

Mais qui d'autre que Milosz aurait pu endosser plus sincèrement cette idée, lui dont toute la vie a réellement été partagée entre ses pays d'origine et d'adoption ? Sa sincérité ne peut être mis en doute même si à l'époque il est terriblement seul car la Lituanie est bien à l'époque pour presque tous une « nationalité obscure » dont l'absence prétendue de culture nationale et la germanophilie supposée des quelques intellectuels ou prêtres sont utilisés par

beaucoup comme des arguments hostiles à son indépendance, et de plus en plus par des Polonais rêvant au retour d'une Grande Pologne.

TEXTE 4 : « LITHUANIE » (mai 1918) :

Cet article de Milosz est très important car il nous montre le moment où s'opère définitivement le choix de Milosz en faveur de la Lituanie et au détriment de la Pologne dans le conflit qui s'amorce entre les deux pays. Le « point de vue polono-lituanien », la « Pologne-Lituanie » cèdent le pas dans le titre de l'article au seul terme de « Lituanie ».

La transition n'est pas brutale et on sait que Milosz cherchera toujours, malgré la déception profonde causée par l'attitude polonaise, une solution permettant de réconcilier les deux nations afin de préserver la paix à l'Est de l'Europe et surtout permettre un contre-poids efficace entre les puissances russe et allemande.

La première partie de l'article constitue un résumé des thèses déjà défendues par Milosz (en particulier la volonté de bien distinguer la Pologne, la Lituanie des autres nationalités) mais dans un contexte encore plus difficile pour lui et ceux cherchant à attirer l'attention de l'opinion française : celui des dernières offensives allemandes, qui culminèrent en juin-juillet 1918 sur la « seconde bataille de Marne » et qui firent craindre une percée sur Paris.

« Ah ! Cette joie et cette amertume, mon Dieu, de prêcher dans le désert ! » Le cri qui semble presque échapper à Milosz à la fin de son article illustre bien la position d'alors du poète. Cette situation explique l'insistance de Milosz à vouloir montrer que, si le soutien aux indépendances polonaise ou lituanienne répond aux idéaux devant triompher avec la victoire des Alliés, à la reconnaissance de leur passé glorieux et d'une amitié séculaire, il favorise aussi la réalisation de considérations diplomatiques autrement plus réalistes, visant à construire cette « barrière à l'Est » devant stopper la poussée allemande. Le lien fait entre les partages de la Pologne au XVIIIe et le début de la puissance prussienne, s'il doit être historiquement nuancé, correspond aussi à un thème souvent évoqué dans les publications de l'époque favorable à la Pologne.

Mais le plus important est la distance douloureuse prise par Milosz vis-à-vis de la Pologne dans la seconde partie de l'article : « je ne me sens guère d'humeur, aujourd'hui à louer outre mesure la Pologne (...) rêveuse, sentimentale et versatile ». « Faisons-lui entendre une parole de vérité ».

Dans sa correspondance, Milosz a exprimé toute la difficulté à faire le choix de la Lituanie, plus précisément à devoir être obligé de faire un choix suite à l'attitude des hommes

politiques et publicistes polonais de revendiquer une Grande Pologne englobant la Lituanie et une grande partie de la Russie Blanche de l'Ukraine. L'idée de reconstituer une grande Pologne ou une union polono-lituanienne sous direction polonaise avait été agitée des 1917 par les nationaux démocrates formant la majorité du Conseil National polonais reconnue par Paris à cette époque comme son interlocuteur²³. Une fraction importante du Quai d'Orsay et du monde politique français soutenait cette option. Jusqu'au printemps 1918, la volonté d'éviter un éclatement de la Russie et de ménager une chance de trouver un accord avaient empêché le développement de ce plan. Désormais, avec la signature du traité de paix entre la Russie bolchevique et l'Allemagne, le Quai d'Orsay devait rapidement trouver une solution de rechange, d'où l'idée de soutenir désormais ouvertement l'idée d'une grande Pologne et l'accueil de plus en plus favorable de l'opinion et de la presse française aux idées et aux tendances polonaises les plus favorables à ce domaine.

Alors que la situation antérieure pouvait favoriser l'idée d'un rapprochement polono-lituanien, les défenseurs de la Lituanie voient de plus en plus en 1918 le nationalisme polonais encourager dans des formules de plus en plus impérialistes par le Quai d'Orsay soucieux de trouver un allié territorialement aussi puissant que possible. Il est fort probable que Milosz avait pu trouver un certain soutien tactique chez ses collègues du service russe et chez tous les diplomates du Quai d'Orsay plutôt hostiles à une grande Pologne au nom du maintien de l'unité russe. Certes cette tendance française s'atténuera un peu après la victoire de novembre 1918 et l'idée d'une grande Pologne suscitera à nouveau des réserves mais le mal sera fait. Milosz se trouve donc dans une position encore plus compliquée : si comme on l'avait vu, Milosz professe un certain réalisme politique, il ne peut cependant accepter ce qui apparaît comme une trahison des idéaux qu'il défend depuis plus d'un an en faveur même de la Pologne et le renouveau d'un impérialisme polonais foulant le désir de la Lituanie de retrouver la liberté. Il n'évoque pas ici les controverses difficiles qu'il a dû avoir avec ceux qu'il voyait presque comme des compatriotes, en particulier cette noblesse lituanienne polonisée qui jouera un rôle néfaste à Varsovie du fait de la place qu'elle occupera dans le nouvel Etat et la vie politique polonaises. Comme il le dira dans une conférence ultérieure, il juge leur conduite comme une trahison des missions « chevaleresque » qui leur avaient commandé de toute temps de défendre et servir la cause de leur peuple.

²³ Voir une idée du débat polono-lituanien dans : GAILLARD (G.) , *L'Allemagne et le Baltikum*, Paris,1919 et les études contenues dans : SOUTOU (G.H., dir.), *Recherches sur la France et le problème des nationalités pendant la première Guerre Mondiale*, Paris, 1995

C'est la première déception avant bien d'autres face à l'émergence de nationalismes intransigeants foulant les illusions d'un monde nouveau basé sur le Droit et la Justice.

En cette fin de printemps 1918, Milosz commence à s'éloigner de l'idée d'un rapprochement politique polono-lituanien : s'il avait évité de se prononcer clairement dans ses premiers articles, ceux-ci avaient toujours traité en commun les deux pays, signe de ses hésitations et de son désir implicite de voir les deux pays trouver une formule politique les rapprochant. Désormais il cesse définitivement de défendre à côté de la Lituanie le point de vue polonais pour embrasser la cause lituanienne. Il se rapproche des partisans des autres nations baltes : le projet de « Revue Baltique » auquel il va contribuer naît à ce moment-là. En juin 1918, il commence à publier en feuilleton sa traduction de l'ouvrage de Toupine, la « Guerre et la Vérité » qui paraîtra plus tard avec son introduction.

En septembre 1918, « Au seuil d'un monde nouveau », son premier article dans la nouvelle Revue baltique (Cf. les Œuvres complètes) consacre une évolution définitivement scellée à la fin de l'année avec son engagement dans la toute jeune diplomatie polonaise.

Au total ses articles, tout en nous montrant que l'évolution de Milosz qui s'est enraciné dans des constatations passées (la révolution de 1905, ses voyages, la guerre), s'est définitivement cristallisée entre l'hiver 1917 et le printemps 1918 en parallèle avec l'évolution politique de son pays et sa proclamation d'indépendance.

Nouvelle Série. N°1. 25 décembre 1917

Quelques vérités sur la Révolution Russe (L. de Labunowo, Lithuanien) :

Comme le conflit mondial qui favorise son développement monstrueux, la révolution russe est un événement sans précédent dans l'histoire de l'humanité. L'étude des convulsions politiques et sociales qui ont secoué le monde ne nous peut suggérer aucune conjoncture sur l'issue de ce bouleversement formidable, car ce n'est pas ici la victoire d'une idée sur une idée, d'un régime sur un régime. Ce n'est pas le passage d'une monarchie à une république. C'est la crise suprême d'une maladie endémique du monde slave, c'est la mue de l'hydre nihiliste moscovite, c'est la métamorphose de l'anarchie bureaucratique en anarchie populaire.

Si, par certains côtés, ce déchainement aveugle de forces inconnues rappelle les jacqueries du Moyen âge, la Commune et surtout les événements plus récents de Chine, son ampleur et l'influence considérable qu'il exercera sur le développement de la guerre et les destinées du monde permettent d'ores et déjà de lui assigner une place à côté des deux événements les plus marquants de l'ère chrétienne, la chute de l'Empire romain et la Révolution française. Toutefois, dressée à ses débuts contre le tsarisme, monarchie qui ne ressemblait à aucune autre de ce monde, pas même à la Horde dorée tartare dont elle tirait origine, la Révolution russe, révolution marxiste et ultra-moderne à base d'obscurantisme tsarien et de famine asiatique diffère totalement, elle aussi, de toutes les autres révolutions. Politique à son début, grâce à la popularité et à la situation prépondérante des cadets ou démocrates constitutionnels à la dernière Douma, sociale dans sa première phase marquée par l'effacement des cadets inférieurs à leur tâche et irrésolus devant les socialistes révolutionnaires, elle ne pouvait s'estimer satisfaite ni par la chute de l'autocratie, préparée par les premiers, ni par la promesse de réformes sociales graduelles faite sous une forme trop imprécise par les seconds. C'est que cette révolution russe, à première vue, si complexe et si déroutante, a toute la simplicité d'un fléau de la nature et d'un caprice d'enfant : ce n'est ni une révolution politique ni une révolution sociale ; c'est un soulèvement et une désagrégation de multitudes incultes et hétérogènes et c'est surtout un formidable cataclysme économique.

Anarchie chronique : ces deux mots lamentables résument toute l'histoire de la Moscovie ancienne et de la Russie moderne. Morcelé, au Moyen Âge, en une infinité de principautés ennemies les unes des autres et déchirées intérieurement par les discordes civiles, avili et épuisé par deux siècles de servitude mongole, retardé dans son évolution politique, économique et sociale par les troubles populaires et les aventures dynastiques du XVI^e siècle, ce n'est que dans la première moitié du XVII^e que ce malheureux pays devait goûter, grâce à l'avènement du tsar réformateur Pierre 1^{er}, une heure de répit éclairée par un rayon d'espoir. Malheureusement, les bienfaits d'une connaissance purement mécanique empruntée à l'Europe occidentale devaient, avec le progrès du temps, se révéler comme une bien pauvre compensation aux calamités sans nombre que fit fondre sur la Russie le système bureaucratique calqué sur la hiérarchie prussienne par le philosophe allemand Leibniz et son trop fidèle ami et disciple le tsar Pierre, surnomme à tort ou à raison, le Grand.

Appliqué au gouvernement d'une race sensible aux bienfaits de l'ordre et de la discipline par des hommes inexorables certes, mais conscients et jaloux de leur dignité, ce système contribua à assurer à la Prusse la prééminence sur les autres pays de la Confédération germanique et prépara l'unité de l'Empire allemand. En Russie, ce régime de fer, incompatible avec la corruptibilité proverbiale des fonctionnaires et le naturel fataliste et

indolent d'une population inculte, disséminée sur une étendue immense, eût tôt fait (comme d'ailleurs toutes les institutions russes copiées sur des modèles européens, à commencer par l'église orthodoxe) de choir dans l'abjection du népotisme, de la vénalité et de l'abus perpétuel érigé en principe de gouvernement, bref dans la pire des anarchies, l'anarchie bureaucratique.

Le lecteur étranger aux choses de la Russie s'étonnera sans doute qu'un pays si vaste, miné par un mal si redoutable, ait pu subsister jusqu'à nos jours sous la forme d'un état indépendant décoré du nom de grande puissance. Mais il ne faut pas oublier que l'état d'anarchie est le mode d'existence presque normal de la plupart des Empires de l'Orient et que les revers de la Russie et son acheminement vers la dissolution n'ont commencé que du jour où, par le partage criminel de la Pologne et de la Lithuanie, l'ancienne Moscovie semi-asiatique devint puissance européenne et limitrophe des redoutables terres germaniques. Seuls, l'immensité du territoire, la rigueur du climat et le procès intérieur

P2 :

...d'unification qui absorbait toutes les facultés de l'Allemagne prussianisée purent retarder le coup cruel et humiliant qui abat le vieil empire des tsars, vaincu et mourant de faim, aux pieds ensanglantés de l'Allemagne.

En 1917 comme en 1905, le parti des cadets, composé de propriétaires fonciers, nobles, de bourgeois cultivés et de riches industriels défendaient une Constitution, un parlement, un gouvernement responsable. Il avait inscrit sur ses bannières la vieille devise mystique des loges de Vénétie, liberté, égalité, fraternité, cet arcane du monde spirituel qui se venge si facilement de la profanation qu'on lui fait subir en l'assimilant aux lois naturelles et humaines. Le peuple russe n'entendait rien aux revendications des cadets. Il interprétait le programme des classes soi-disant mûres, éclairées à la manière des enfants pour qui la liberté ne signifie que la suppression d'une surveillance gênante et l'impunité dans la satisfaction des appétits. Les cadets, depuis 1905, promettaient la liberté. Le peuple russe qui se désigne lui-même par le nom si touchant de « visage couleur de terre » voulait la terre. La guerre mondiale prédite par Nietzsche éclata. Alors les socialistes révolutionnaires se mirent à prêcher la victoire et un partage systématique des domaines. Le peuple russe, désarmé et affamé, voulait la paix et une mainmise immédiate inconditionnée sur les biens de la Couronne, du clergé et de la noblesse. Les bolchéviki ou extrémistes-marxistes prirent sur eux de prononcer les paroles simples et terribles attendues par cent millions d'enfants impatientes, incultes et affolés par le spectre de la famine : « Dès aujourd'hui, la terre est à vous, et aussi l'usine et la banque, et demain, vous aurez la paix. ». C'étaient là des mots clairs, précis, qui s'adressaient, non, à des intelligences, mais à des appétits. L'instinctif se range toujours aux côtés du plus actif et du plus offrant. Le peuple suivit les maximalistes. Malheureusement, quand les marxistes Lenine et Trotzky, fortement colorés d'amoralisme nietzschéen dirent : « transmutation des valeurs politiques et sociales », les cent millions d'Iwan et de Petrouschka de village entendent, en bons logiciens simplistes, massacre, rapine, viol et saccage c'est-à-dire anarchie populacière. Ainsi, la révolution préparée par les propriétaires fonciers, les industriels et les hommes de loi (les cadets comptaient dans leur rang bon nombre d'avocats) ne tarda pas à s'embourber dans le sang de la jacquerie et des pogroms.

La masse du peuple russe, composée d'environ cent millions de paysans illettrés, retardés dans leur évolution par l'alcool, la misère et un enseignement religieux purement fétichiste fait la révolution comme ses ancêtres de Grande Tartarie et comme en général tous les peuples primitifs, font la guerre : c'est-à-dire uniquement pour calmer les tiraillements d'un estomac vide aux dépens d'un voisin plus opulent et lâcher la bride à la brutalité des instincts exaspérés par une trop longue contrainte. Dans les grandes villes russes et surtout à Pétrograd et Moscou, il existe bien une population ouvrière composée de plusieurs millions

d'individus et travaillée, surtout depuis le règne d'Alexandre II, par la propagande socialiste ; mais ce prolétariat des villes, abandonné à lui-même par un régime obscurantiste et un clergé inculte et sans conscience, était à peine moins dégrossi que celui des campagnes. Si bien que l'idéal social de l'un et de l'autre se réduisait au simple appât d'une jouissance immédiate que devait procurer aux paysans le partage des domaines, aux ouvriers la mainmise sur les entreprises industrielles.

Incommensurable par les masses qu'elle met en mouvement et extrêmement dangereuse par les perspectives politiques et économiques qu'elle ouvre à l'Allemagne, la Révolution russe, considérée d'un pt de vue psychologique, n'en est pas moins un phénomène d'une extrême simplicité. Exaspérée par une longue et absurde persécution, une élite intellectuelle, juive au trois quarts, formée par les universités allemandes et imbue de la doctrine des instincts de Nietzsche et des principes pratiques de Marx, entre, grâce au plus formidable cataclysme que le monde ait connu, en contact direct avec une masse de cent millions d'opprimés incultes et affamés, guidés par leurs seuls instincts et admirablement préparés par la disette et leurs convoitise naturelle à servir d'instruments aux apôtres du communisme.

Que de fois l'auteur de ces lignes, qui a passé une partie de son existence parmi les paysans russes, n'a-t-il pas entendu pendant la révolution de 1905 énoncer sous une forme simpliste par ces enfants de la terre et de la forêt le principe fondamental du communisme russe : la terre et la forêt appartiennent à tout le monde.

Un seul fait dans un phénomène aussi naturel, peut surprendre un esprit occidental. C'est le parfait accord qui semble régner entre vues des chefs maximalistes et le sentiment des masses populaires dans leur acceptation commune d'un morcellement de l'empire et d'une paix allemande. Mais cet accord n'est que le complément d'une affinité singulière constatée plus haut entre la doctrine maximaliste et l'instinct du peuple primitif qui reconnaît dans le système politique et économique des nouveaux chefs une expression raisonnée de son propre idéal et d'une possibilité inespérée de réalisations immédiates. Comme dans la question du partage des terres et des fortunes, le communisme des théoriciens éclairés s'accordait à merveille avec le banditisme traditionnel des masses obscures, de même dans la quest du droit des allogènes et de la paix par capitulation l'internationalisme des chefs est soutenu par l'absence de tout sentiment patriotique dans la masse de la population. La conscience d'une unité nationale et l'idée d'une politique impérialiste furent introduits en Russie par Pierre le Grand, élève de Leibniz et cultivées dans les couches supérieures de la nation par l'allemande Catherine II et les empereurs de la dynastie germanique de Holstein-Gottorp. Depuis la chute du tsarisme, ces deux sentiments étrangers à la race slavo-mongole n'existent plus que chez le « *pouneštvoé dvorianstvo* » ou noblesse terrienne qui fut jusqu'au règne d'Alexandre III le principal soutien du régime autocratique et que celui-ci entraîna dans sa chute.

Notre unique objet, en confiant au papier ces réflexions et souvenirs, était d'éclairer le lecteur français, si étranger aux choses de la Russie, sur la situation intérieure actuelle du grand pays allié. Quant à la crise slave dont nous ne connaissons, jusqu'à présent, que les premiers symptômes, aura atteint son plein développement, nous consacrerons peut-être une étude plus approfondie aux conséquences mondiales d'un cataclysme aussi formidable. Car_ n'en déplaise aux maisons d'Allemagne et d'Autriche, occupées de négocier une paix impériale, royale et apostolique sur un volcan en éruption_ il ne s'agit rien moins que d'un essai de transmutation pratique de toutes les valeurs politiques, économiques et sociales. Grands mots_ évidemment. Mais l'époque n'est-elle pas grande aussi ?

Pour l'instant, qu'il nous suffise de déplorer qu'un grand pays primitif où l'on prend encore toute doctrine à la lettre soit séparé du monde occidental prêt à se fondre en une société des nations par un empire aussi rétrograde que cette Allemagne des Hohenzollern où la pauvre Russie n'est jamais prise au sérieux. Les Etats-Unis d'Europe, Eden politique de

l'avenir, pourraient, dès demain, porter leurs fleurs et leurs fruits. Il est vrai que dans ce paradis humain on continuera de travailler à la sueur de son front_ et le peuple russe n'est pas ami du travail...L. DE LABUNOWO, *Lithuanien*

N° 3. Mars 1918 :

P2 : « Pologne-Lituanie » :

Dès le premier jour du Conflit mondial (*en gras, capital*), le souci sincère des hommes d'Etat de l'Entente de réparer les injustices passées et d'assurer aux nationalités courbées sous le joug du despotisme allemand le libre exercice du droit de disposer d'elles-mêmes, révéla aux lecteurs stupéfaits des grands quotidiens d'Europe et d'Amérique l'existence de nombreux Etats autrefois libres et puissants, mais dont le nom même, grâce à la cupidité des uns et l'insouciance des autres, avait fini par s'effacer de la mémoire des grasses ploutocraties des deux mondes, affaiblie sans doute par un excès de bien-être et de culture. La situation géographique de ces pays effacés des atlas, mais pour la plupart unis à la France par le souvenir d'une amitié séculaire resserrée par d'innombrables sacrifices communs, n'éveillait en général avant août 1914, que des images fort imprécises dans le souvenir de la fille aînée de la civilisation. Le plus important de ces Etats rayés de la carte du monde, la Pologne, citadelle avancée du monde occidentale, barrière où étaient venus se briser les invasions mongoles et turques, la Pologne à demie latine de Charles d'Anjou, de Henry III de Valois, de Jean III époux de Marie d'Arquien, de Stanislas Leszczynski, père de la reine de France Marysienka ; la Pologne dont les fils, sous les ordres de Bonaparte, leur idole, avaient arrosé de leur sang tous les champs de bataille de l'Empire ; la Pologne, cette « ancienne France du Nord » partageait le sort lamentable de tous les faibles, de tous les trahis, de tous les déçus. Sous le sobriquet transparent de Mazovie, emprunté à la *Veuve Joyeuse* ou à quelque autre ineptie viennoise à succès monstre, la patrie, mutilée et bafouée des Copernic, Kosciuszko, Mickiewicz, Slowacki, Krasinski,²⁴ Joseph Poniotowski, Chopin, Hoëne-Wronski²⁵, Norwid, Matejko, voisinat dans l'imagination de l'occident, mort à tout ce qui ne concernait pas son bien-être immédiat, sa culture mécanique et sa sexualité exaspérée, d'une part avec la Finlande, de l'autre avec le Caucase ou la Crimée, quelquefois même avec l'infidèle et barbare Bulgarie.

Les deux nations de proie, l'Allemagne prussianisée et la Russie capitaliste et bureaucratique, unies, depuis le milieu du XVIIIe, par un pacte tacite dont leur complicité de co-partageants constituait l'assise, s'entendaient à merveille pour tirer, chacune de son côté, tout le bénéfice possible du profond oubli, inhumain et, ce qui est beaucoup plus grave, parfaitement impolitique, où le demi-siècle écoulé depuis le dernier soulèvement national de 1863, avait plongé l'ancienne alliée des démocraties d'Occident. L'expropriation forcée en Posnanie, les conversions en masses dans les marches de l'est de la Pologne russe, des populations agricoles au rite orthodoxe, le pire ennemi du monde latin_ les mesures vexatoires de toutes sortes, comme la défense d'enseigner aux enfants les principes de leur religion et de leur langue maternelle, la défense aux étudiants des universités russes de Pologne de se servir de leur idiome national dans l'enceinte de leur école, dans les rues de leur capitale historique et quelquefois même sous leur propre toit, l'exclusion des Polonais des carrières militaires et politique, leur éloignement de la plupart des professions libérales, enfin l'interdiction aux catholiques d'acquérir de la terre non seulement en Russie orthodoxe, mais même dans les limites de l'ancien royaume,_ voilà quel régime inique était imposé par la barbarie prusso-moscovite à la plus vieille civilisation du monde slave. La demi-autonomie dont la Galicie, grâce aux alliances contractées entre sa riche noblesse et l'aristocratie autrichienne, jouissait

²⁴ Juliusz de Leliwa-Słowacki, né le 4 septembre 1809 à Kremenets (Empire russe) et mort le 3 avril 1849 à Paris1, est un poète romantique polonais.

Avec Adam Mickiewicz, Cyprian Kamil Norwid et Zygmunt Krasiński, il est considéré comme un des plus grands poètes polonais.

²⁵ Wiki : **Josef Hoëné-Wronski** (en polonais, *Józef Hoene-Wroński*), né le 23 août 1776 à [Wolsztyn](#) (province de [Poznań](#)) et mort le 9 août 1853 à [Neuilly-sur-Seine](#), est un [philosophe](#), [mathématicien](#) et [scientifique polonais](#) de langue [polonaise](#) et [française](#).

dans la monarchie des Hasbourg, apparaissait aux Polonais imprimés de Prusse et de Russie comme un idéal de liberté et de justice !

Telle était la situation de la Pologne, situation si douloureuse, si désespérée qu'elle finit par engendrer en plein dix-neuvième siècle, et au centre d'une Europe capitaliste et dévergondée, un messianisme illuminé qui, sous le nom de paraclétisme polonais, conquiert la raison puissante de Mickiewicz, émule de Goethe, de Slowacki, frère spirituel de Shelley, de Hoëne-Wronski, de Towianki, de Chopin et de beaucoup d'autres. Malheur au puissant qui réveille dans l'âme de l'opprimé le courroux formidable de Dieu !

Toutefois, il y avait, en Europe, une autre nation dont l'infortune égalait celle de la Pologne et qui n'avait même pas, comme cette dernière, la tragique consolation d'avoir porté autrefois la couronne du martyr. Oubliée des vivants, la Pologne conservait du moins une place parmi les morts illustres ; son nom figurait encore dans les chroniques à côté de ceux des Valois, des Bourbon et des Bonaparte. Mais la Lithuanie, la calme et méditative patrie des poètes et des penseurs, n'avait ni présent ni passé. Ses revendications nationales avaient moins de chance encore que celles de la Pologne d'être entendues et comprises des peuples européens, son nom, même pour les plus avertis, ne désignait qu'une province lointaine et obscure de « l'invincible empire des tsars ». Enfin sa situation géographique et ses particularités de race semblaient lui interdire toute confiance dans le futur.

P3

Soumise, dès le XII^e siècle, dans sa partie septentrionale, composée des terres de Courlande et de Livonie, à l'autorité infernale de l'ordre de chevalerie teutonique des porte-croix de Königsberg et des porte-glaive de Riga ; séparée, au XIV^e siècle, en deux tronçons dont l'occidental, formé par la Poméranie et la Lithuanie mineure constitue l'embryon de la Prusse et l'Oriental, comprenant la Lithuanie Majeure et la Samogitie, un duché rattaché par une union personnelle à la Pologne, la Lithuanie dont le domaine grand-ducal primitif s'était étendu, au Moyen Age, du Brandebourg aux portes de Moscou et de la Baltique à travers la Russie Blanche et l'Ukraine, à la mer Noire, la Lithuanie berceau des plus grands rois et des plus puissants poètes de la Pologne, fut entraînée, dans les dernières années du XVIII^e siècle, avec sa malheureuse alliée, dans le précipice creusé par la politique démoniaque des trois allemands Frédéric II de Prusse, Catherine II de Russie et Marie-Thérèse d'Autriche, l'inexorable et sentimentale souveraine dont le vieux Fritz de Potsdam, formé à l'école de Voltaire, disait qu'« elle pleurait mais prenait toujours ».

L'infortune de la Lithuanie, première théocratie d'Europe, antique royaume des Grands-Prêtres blancs Krivou-Krivaitis, mère oubliée de la race indo-européenne et proche parente des populations de Bretagne, de Cornouailles et du Pays de Galles, ne peut être comparée aux malheurs d'aucune autre nation opprimée. En perdant son indépendance, l'Irlande eut au moins la consolation d'entrer dans une large et florissante association, libre et admirablement organisée, de peuples éclairés, industriels et aux trois quarts celtiques. L'Alsace, française, de cœur depuis le gouvernement plein de sagesse et de cémence de Colbert de Croissy, entendait du moins la langue de ses oppresseurs, partageait avec eux plus d'un souvenir historique et se sentait soutenue, dans un son héroïque résistance d'un demi-siècle, par la sympathie fraternelle de quarante millions de Français. La Pologne elle-même pouvait à la rigueur, espérer d'une communauté d'origine et, jusqu'à un certain point, un semblant de réconciliation, sinon avec les dirigeants du moins avec les peuples de la Russie. Mais la Lithuanie, étrangère, tant par son sang que par sa langue et culture aux barbares tribus slaves, teutoniques et mongoles, dont elle subissait l'odieuse domination, la Lithuanie, depuis des siècles, séparée en deux tronçons dont l'un, la Lettonie, s'était vu imposer par les cupides barons germano-baltes, maîtres absolus du pays, le schisme luthérien et la langue allemande, l'autre, la Lithuanie proprement dite de Wilno, Kowno et Grodno, d'abord les néfastes

traditions politiques de l'aristocratie polonaise, puis l'affreux régime tsariste, l'orthodoxie mongolisée et fétichiste et les universités impériales russes, véritables écoles de domestication politique, la Lithuanie n'avait pour la consoler dans sa longue affliction que l'ardeur de sa foi catholique, son attachement à l'antique théocratie hiérarchique et les accents bibliques de ses grands bardes nationaux.

Seuls, l'absurde organisation du monde, du vieux monde d'avant la guerre et la révolution russe, et un système mécanique d'éducation, basé sur la puissance monstrueuse de l'argent, peuvent expliquer l'indifférence des pays soi-disant civilisés à l'égard de la plus vieille culture du Nord. Si les plus grands poètes de la Lithuanie ont employé comme mode d'expression, la langue polonaise, si ses penseurs se sont parfois servis de l'allemand, les ouvrages des uns et des autres n'en sont pas moins pénétrés du génie de la vieille race de l'Europe et de l'amour de la contrée la plus mystérieusement belle de ce monde. Malheureusement, à une époque de dilletantisme aigu et de snobisme à outrance, où les œuvres de Wagner, des Ibsen, des Tolstoï, admirables certes mais hermétiquement fermées à l'intelligence claire et à la sensibilité parfaitement équilibrée des latins, faisaient fureur en Occident, il ne s'est trouvé qu'un seul lettré, l'excellent poète et traducteur Gabriel Sarrazin, pour attirer l'attention d'une petite élite sur les ouvrages tout frémissants de fureur prophétique d'Adam Mickiewicz et de Julius Slowacki. Encore, grâce aux soins de M. Wladislas Mickiewicz, fils du grand inspiré et au poète Zygmunt Zaleski, administrateurs de la bibliothèque polonaise de l'île-Saint-Louis, les noms de ces puissants génies n'étaient-ils pas absolument ignorés du public français. Mais qui se soucie des écrivains et des artistes de la Lithuanie contemporaine, heureusement reconquise par ce mystérieux idiome national, cet immortel sanscrit qui, aujourd'hui encore, après un exode vieux de plusieurs milliers d'années, pourrait être facilement entendu des fils de l'Inde brahmanique ?

L'admirable nature lithuanienne avec ses paysages méditatifs de forêts obscures et chantantes, vrais temples de Péroun, jupiter baltique, de grands lacs placides, d'étangs dormants constellés de lourds nénuphars aux parfums de pommeriaes de légende, de prairies vaporeuses, d'antiques châteaux et de ruines verdoyantes ; avec son merveilleux printemps de sept mois et son hiver lumineux, créateur de décors de féerie, _ la puissante et délicate nature lithuanienne n'était pas plus favorisée que la littérature et l'art auxquels elle donnait naissance. On peut dire sans exagération aucune que le Turkestan et la Mandchourie attiraient plus de voyageurs que cet admirable pays, berceau d'une poésie, d'une métaphysique et d'une science comparables aux plus célèbres productions de l'Occident et situé à la frontière septentrionale de la Prusse. Ajoutons que cette contrée inconnue était abondamment pourvue de toutes les commodités qui font l'orgueil de la civilisation mécanique contemporaine. Là, le voyageur le plus passionné d'installations hygiéniques modernes, aurait pu enrichir de noms nouveaux sa liste des hôtels les mieux tenus du Continent. Là aussi, le chasseur habitué aux contrées les plus giboyeuses de l'Afrique et du Nouveau-Monde eût trouvé des occasions peut-être trop fréquentes d'exercer son habileté et son courage contre l'ours le plus imposant et le plus féroce de l'Europe et contre des troupeaux de centaines de loups exaspérés par la longue famine d'hiver. Et les promenades en traîneau sous la lune et la visite des ports baltiques, et, pour les savants, la possibilité d'apprendre le sanscrit, langue sacrée de l'Inde antique, de la bouche d'un paysan aux cheveux couleur de lin et chaussée de lyka comme un personnage hyperboréen de la colonne Trajane.

Notre prochain article sera consacré à l'avenir politique de la Lithuanie.

De Labunowo.

Avril 1918 :

P3 : « le Droit des peuples d'un point de vue polono-lithuanien » :

Trois années de guerre fratricide, sous les drapeaux exécrés de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Russie, trois terribles années de dévastations, de persécution politique impitoyable, de déportations en masse d'exactions de toutes sortes, de famine et d'épidémies se sont écoulées, pour la Pologne et la Lithuanie, depuis l'occupation de leurs territoires par les armées austro-allemandes. Plus de trente millions de Polonais et de Lithuaniens, descendants des anciens légionnaires de la Grande-Armée, dévoués corps et âme à la France et héritiers de la plus vieille culture du Nord, ont vu avec épouvante, le régime de la schlague prussienne se substituer, dans les frontières de leur ancien empire, un des plus puissants et des plus civilisés du monde, à la domination insupportable du knout moscovite. La paix démocratique, le droit des peuples et la société des nations ont fait couler des flots d'encre en Europe et en Amérique. Cependant, la situation politique et surtout *humaine* de la Pologne et de la Lithuanie n'a jamais été, jusqu'à ce jour, exposée clairement aux libres citoyens des pays de l'Entente.

Ce qui frappe tout d'abord, dans le concept moderne des nationalités, c'est que les déclarations d'hommes d'Etat qui s'y rapportent se réclament toutes du principe, tant décrié de nos jours, de l'égalité absolue, au détriment de la liberté et de la justice véritables basées sur un ordre hiérarchique où les données quantitatives s'effacent devant les valeurs déterminées par la seule qualité. Ranger toutes les nations opprimées de ce monde sur un même plan, c'est fournir à l'autocratie et au militarisme allemand le meilleur argument contre le principe même des nationalités. Si nous nous basons, dans notre défense de tous les peuples opprimés considérés dans leur ensemble, sur le droit absolu, inconditionné à l'indépendance, nous atténuons inévitablement le caractère odieux de l'offense infligée par l'opresseur à l'Alsace-Lorraine, à la Pologne, à la Lithuanie et assimilons étourdiment la subjection politique et économique de ces pays de haute culture et de grande histoire à l'asservissement, inique, à coup sûr, mais d'un point de vue humain, universel, moins grave, moins révoltant, de n'importe quel petit pays d'Orient à un voisin plus puissant et plus cultivé. Qu'il y ait une question collective des nations opprimées, rien de plus légitime, rien de plus noble ; toutefois, l'énumération de ces nationalités au hasard de l'inspiration, sans aucun souci de gradation, risque fort de jeter tôt ou tard, dans le débat, à côté de certains pays barbares de l'Europe, telles nations sauvages de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Océanie, et cela, au profit des visées annexionnistes de nos adversaires. Il eût été à coup sûr, plus juste et plus habile d'assigner, dès le début de la campagne entreprise en faveur des nationalités, à chacune d'elles la place qui lui est due dans l'ordre politique futur. Les ménagements que méritait encore, en 1915, un tsarisme soutenu en apparence par une partie de la nation et de l'armée, n'auraient pas dû empêcher les démocraties d'Occident de proclamer l'indépendance absolue de la Pologne et de la Lithuanie, les deux alliées naturelles de la France. Il aurait fallu comprendre que la russophobie bien naturelle de ces deux nations, courbées depuis 150 ans sous le front mongol, était pure de toute sympathie envers les empires centraux. Est-ce donc chose à ce point malaisée, quand on n'a qu'un seul ennemi mortel de comprendre la situation d'un pays qui a le malheur d'en avoir deux ? et pourquoi fallait-il traiter la question polono-lithuanienne, question d'une importance vitale pour l'avenir du monde, sur le même pied que le problème croate ou arménien ? L'amitié qui liait, qui lie aujourd'hui encore, après tant d'épreuves, ces pays à la France, serait-elle trop ancienne pour la mémoire un peu courte des démocraties modernes, hostiles aux plus saintes traditions ? Il suffisait pourtant d'ouvrir n'importe quel abrégé d'histoire pour y trouver aux pages les plus émouvantes, la fidèle

Pologne, mère de la culture slave, aux côtés de la grande France, fille aînée de la civilisation greco-latine. Et c'est justement à cause du prix que la Pologne attache à cette amitié, à cette fidélité si ancienne, qu'elle suit avec une attention si tendue, parfois avec une susceptibilité si farouche, les moindres manifestations à son égard de cette sœur aînée si belle, si grande, si riche, dont l'alliance même avec la despotique Russie n'a jamais donné à la cadette, courbée sous le joug prusso-moscoite, dépouillée, bafouée, meurtrie, le moindre sentiment d'envie ou d'amertume. Mais il fallait savoir aussi que rien n'offense une âme polonaise ou lithuanienne comme ce mot « autonomie » qui, dans la bouche des diplomates asservis aux méthodes désuètes et sourds à la menace des crises sociales de demain, prend une signification si angoissante.

Lorsque, en août 1914, après un demi-siècle d'oubli, le nom de la Pologne reparut dans les journaux et les brochures, à la suite de la proclamation grand-ducale, si puérilement hypocrite, de l'« autonomie polonaise », l'Occident se montra quelque peu surpris de la froideur avec laquelle les Polonais accueillaient la « joyeuse » nouvelle. Cette surprise et le mouvement général de réprobation qui la suivit d'assez près, confirmèrent malheureusement la Pologne dans un soupçon qu'elle entretenait depuis longtemps. Les démocraties d'Occident avaient....

P4..oublié sa fidélité proverbiale sans même se donner la peine d'examiner sérieusement la situation du nouvel allié, l'empire russe, ni de mesurer exactement ses capacités militaires. Supposer que le plus peuplé et le plus civilisé des pays martyrs, après 150 ans, d'abandon et de servitude, saluerait avec joie la promesse d'une demi-liberté, n'était-ce pas commettre une faute politique grave, dont les conséquences eussent pu être fatales à tout autre amitié que la franco-polonaise ?

Est-ce à notre indifférence, à l'insuffisance de nos connaissances historiques ou à un défaut de culture générale, phénomène assez commun dans les vieilles sociétés affligées d'un régime ploutocratique, qu'il faut attribuer cette erreur qui nous fait assimiler, aujourd'hui encore, après tant de combats et de discours, les questions polonaise et lithuanienne, inséparables du progrès sociale et de la vraie civilisation à des problèmes d'importance purement politique, donc secondaire, comme l'avenir de tel ou tel petit état sans culture des confins orientaux de l'Europe ?

La présentation irréfléchie et confuse de tous les problèmes nationaux en un seul bloc, sans aucun souci des particularités de race et de culture, trahit au même degré que les erreurs stratégiques et diplomatiques de cette guerre, l'insuffisance de notre savoir et l'obscurité de notre jugement dans le domaine psychologique. **La grande caractéristique de notre époque peut se résumer en quelques mots : personne, dans notre société, n'occupe la place à le désigne sa valeur individuelle. L'argent ayant cessé d'être moyen pour devenir une fin, l'habileté, cette qualité secondaire et toujours un peu suspecte qui, dans un monde basé sur le principe de l'hierarchie, ne serait que l'humble servante de la sagesse, usurpe la première place et se fraie, avec le secours de ses sœurs l'intrigue, la réclame et la corruption, un chemin vers les situations les plus hautes.** Le peuple, chez qui le sentiment mystique, sous le nom le plus moderne d'amour de la liberté et de la justice, survit toujours au sentiment religieux ; le peuple cherche longtemps dans la cohue grouillante des dirigeants irresponsables le Chef, le Protecteur, le Dispensateur du pain spirituel de la confiance et du respect. Mais, désespérant de le voir jamais apparaître au milieu de l'assourdissante vente aux enchères de la ploutocratie, à son tour il renie, tôt ou tard, ses vieilles aspirations sentimentales et se livre, pieds et poings liés, aux obscurs apôtres de la négation et de l'anarchie. A cette attitude sceptique devant toute possibilité de renouvellement intérieur, succède inévitablement une complète indifférence à l'égard des graves problèmes de politique extérieure. La terrible maladie du doute et de l'irrespect a jeté dans nos esprits des racines

profondes. Dans notre conception de l'ordre politique universel nous trahissons , devant la situation hiérarchique des races et des nations de culture différente, la même ignorance que devant la valeur réelle des individus dans la structure intérieure de nos sociétés. Les noms des nationalités opprimées forment, dans les colonnes des journaux, une cohue comparable à celle de nos salons où le gentilhomme coudoie le rustre, l'artiste, le philistin, l'honnête homme et le scélérat. Nous ne nous lasserons pas de répéter que cette manière par trop simpliste de poser le problème des nationalités découle directement de l'indifférence des sociétés modernes à l'égard du mérite réel des individus. Le régime ploutocratique a substitué jusque dans nos méthodes psychologiques, la quantité à la qualité, la force brutale au pouvoir spirituel, le goût des apparences à l'amour des réalités. Il fût donné à l'auteur de ces lignes d'étudier longuement sur place tous les grands centres de la civilisation. Le souvenir que lui a laissé cette étude passionnée de la vie moderne sous toutes ses formes, n'occupe pas moins de place dans ses cauchemars que l'horrible petit malais mangeur d'opium dans les visions terrifiantes de Thomas de Quincey. Les sociétés les mieux organisées de l'Europe présentaient, vers 1914, l'aspect d'une maison abandonnée aux caprices destructeurs d'une troupe d'enfants agités. Aucune chose n'y occupait la place que lui semblaient assigner l'usage et la raison. Avant même d'avoir quitté cette vallée de larmes, les premiers étaient les derniers et les derniers les premiers. Politique, art, journalisme, théâtre, police, modes, travail, toute chose chose était en effet du hasard, ou, ce qui ne vaut guère mieux, d'un calcul purement personnel ; sorte d'édifice social en carton pâte, élevé à la nécessité du moment, sans passé et sans avenir ; Swedenborg en rencontrait dans ses voyages de visionnaire ; un monde sans assises, sans souvenirs, sans traditions, sans souci du demain.

En ce qui concerne la question polono-lithuanienne, telle qu'elle est envisagée aujourd'hui, on pourrait se demander si ce n'est pas à un reste de respect pour les vieilles méthodes de la diplomatie que nous devons cette situation obscure, toute d'hésitations et de réticences qui menace de nous aliéner les sympathies de trente millions d'hommes habitués depuis le moyen-âge à considérer la France comme une seconde patrie. Si telle est l'origine de nos errements, prenons garde, donnons-nous la peine d'interroger non seulement la situation exacte des divers gouvernements les uns par rapport aux autres mais aussi celle des peuples.

Toute notre force, à nous adversaires de la plus formidable coalition militaire que le monde ait jamais vue, réside dans la noblesse de l'idéal que nous défendons. Nous luttons pour la justice, la fraternité, la liberté et, par-dessus tout, pour une Société des Nations, c'est-à-dire pour l'Unité, âme de l'Univers, vérité suprême de cette vie. Quoi qu'il advienne, nous aurons la justice, la fraternité et la liberté éternelles pour nous ; les trois puissances spirituelles qui font la force véritable de l'homme, qui garantissent un avenir de paix et de labeur à la civilisation. Nous sommes invincibles , parce que, bien au-dessus des drapeaux de nos patries alliées, l'Esprit a déployé sa sainte bannière. Oui, ne craignons pas de l'affirmer très haut : depuis que le tsarisme bureaucratique et obscurantiste , oppresseur de peuples , s'est écroulé dans le sang et la boue, la Prusse, l'arrogante, l'impitoyable Prusse est sans excuse, sans raison d'être, donc, d'un point de vue spirituel_ et c'est celui-là seul qui importe_ sans défense et sans demain ! Quelle que soit sa puissance brutale, elle s'écroulera comme cette Russie dont le régime et la copie furent copiés, par Leibniz et Pierre-le-Grand sur le système prussien. Toutefois, la certitude d'avoir pris les armes pour la défense de l'Idéal ou, disons plus simplement, du Bien ne suffit pas. Le Bien exige un sacrifice plus important que celui de la vie : le Bien nous impose comme condition essentielle du succès, non seulement cet héroïsme surhumain dont nos armées sont si prodigieuses, mais encore la victoire sur tous nos préjugés anciens, sur nos toutes nos faiblesses humaines. Dressés devant la plus formidable machination que l'enfer ait jamais ourdie, nous nous devons à nous-mêmes , après tant de combats_ avant tant de combats, hélas !_ de parler enfin un langage digne des héros obscurs qui tombent pour nous, pour notre idée, pour le

monde que nous construirons demain. Quand les combattants auront regagné leurs foyers, d'autres armées, des armées immenses de travailleurs se lèveront dans tous les pays pour affirmer leurs droits ; pour nous demander quelles lois nouvelles, quel ordre social plus large, plus fécond et plus pur nous avons créé sur les ruines du vieux monde. Efforçons-nous d'être dignes de ces combattants d'hier et de demain. Et puisque nous avons le bonheur d'avoir pour alliée la Vérité, apprenons à parler vrai ! Répudions ce qui s'attarde encore en nous des anciennes subtilités d'une diplomatie dont le prestige s'est évanoui à jamais. Parlons vrai. Il est préférable à tous les points de vue, que la parole de vérité soit prononcée d'abord par quelques-uns, avant de retentir dans le cri des colères des peuples. La vieille diplomatie, ensemble cruelle et badine des valets de cour et des conducteurs de cotillon est morte et les peuples s'apprêtent à rendre à sa sépulture les secrets et humides honneurs que Laurence Sterne, dissimulé par un pan de mur, accorda au tombeau d'Héloïse et d'Abélard. Pesons la parole de vérité mais l'ayant pesée, faisons-la retentir dans le monde ; car une seule chose, au milieu des doutes, qui nous environnent, est certaine : c'est qu'une paix pareille aux autres paix ne peut pas couronner une guerre qui ne fut pas comme les autres guerres. Ce ne sont plus les chancelleries secrètes qui se penchent vers nous pour surprendre notre chuchotement ; c'est le peuple, c'est la multitude des travailleurs de la planète qui tend l'oreille et attend. N'oublions pas que cette multitude, cette humanité nouvelle, a versé son sang pour la Vérité, et qu'il serait puéril d'opposer à l'acte de vérité une parole empoisonnée par l'équivoque.

A un moment de l'évolution mondiale où l'organisation d'une société des nations, embryon des futurs Etats-Unis d'Europe, s'impose avec la tyrannie d'une obsession à toute intelligence consciente de sa responsabilité, il serait non seulement absurde mais extrêmement dangereux d'assimiler la Pologne et la Lithuanie à de simples facteurs politiques et de les situer sur l'échiquier diplomatique selon le calcul du moment ou la nécessité du jeu. Examinons attentivement la situation actuelle de ces deux pays, leur attitude à l'égard des Empires centraux. Une seule parole de la France idolâtrée pourrait encore réparer tout le mal. Ne craignons pas d'accorder, dès aujourd'hui, à la question polono-lithuanienne toute l'importance dont la revêtira le Congrès de la Paix. Cessons de la rattacher au problème général des nationalités opprimées. Ne faisons pas à un grand peuple qui a donné Copernic, Mickiewitz, Slowacki, Chopin, et qui reprendra demain sa place parmi les premières puissances du monde, l'affront sanglant de citer son nom illustre à côté de nationalités obscures dont la demi-barbarie constituait, avant 1914, et pourrait bien constituer demain un danger grave pour la paix de l'Europe, pour le progrès social et économique du monde.

De la situation actuelle de l'Europe, il se dégage clairement que la France n'a jamais eu d'autres amis, dans le Nord, que cette Pologne et cette Lithuanie dont le sentiment national, la haute culture et l'esprit chevaleresque ont résisté à cent-cinquante années d'infamale domination prussienne et moscovite. La Russie a capitulé, l'Ukraine a accueilli avec enthousiasme les « sauveurs » austro-allemands, la Finlande les appelle à grands cris et leur ouvre ses frontières. Mais la Pologne et la Lithuanie, épuisées par un siècle et demi de servitude mongole et trois terribles années d'occupation allemande, résistent, comme au premier jour de leur infortune, à l'ennemi héréditaire dont l'attentat monstrueux de 1914 a fait l'ennemi du monde.

Aimons et défendons tous les opprimés mais jugeons chacun d'eux selon ses œuvres.

De Labunowo.

Mai 1918 :

P3 : « LITHUANIE »

Il est extrêmement malaisé, pour ne pas dire, impossible au milieu du conflit qui ensanglante l'Europe et ébranle les assises politiques, économiques et sociales du monde, d'arracher son regard de la Picardie et des Flandres pour le diriger vers quelque autre point d'une mappemonde où les couleurs innocentes de la paix, comme sous le coup de baguette d'un magicien noir ont soudain, fait place à une rouge uniformité où les empires couleur de sang alternent avec les terres de liberté victimes d'invasions meurtrières et illuminées par l'incendie. L'immense champ de bataille où les fils de la France accomplissent leur deuxième miracle est la blessure mystique au flanc de ce monde ; cependant tout le corps de la terre souffre des tourments mortels et l'on a le sentiment à chaque pas que l'on fait, de poser le pied sur quelque point sensible qui arrachera un cri à la matière martyrisée.

Mais parmi la multitude de ces terres meurtries il en est une où l'atrocité de cette guerre ne fut que le couronnement, l'apothéose sinistre d'un long calvaire de cent cinquante années. C'est une chose horrible à dire, mais la catastrophe qui remplit de douleur et d'effroi le monde occidental, fut saluée avec une sorte de joie exaspérée dans cette terre infortunée située aux confins de l'Est et saisie dans la double embrassade broyeuse de l'impitoyable Prusse et la barbare Moscovie. Le cataclysme y était même attendue depuis plus d'un siècle, comme est attendue par l'organisme atteint d'un mal chronique la crise qui apporte la santé ou la mort.

On a beaucoup parlé des souffrances de la Pologne on en a même trop parlé, car, comme nous l'avons déjà montré dans nos articles précédents, la situation toute particulière de ce pays de haute culture et grande histoire n'a jamais été exposée clairement à aucune nation de l'Entente. L'importance de la question polonaise a toujours été atténuée par le rapprochement saugrenu que les confectionneurs d'articles politiques s'obstinent à établir entre « l'ancienne France du Nord » un des pays les plus cultivés de ce monde et « les petites nationalités opprimées » des Balkans ou de l'Asie mineure.

Ce qu'il faut comprendre, une fois pour toutes et l'ayant compris, ne plus jamais l'oublier, c'est que l'affaiblissement de la Pologne savamment calculée par Frédéric II, Catherine-la-Grande et Marie Thérèse, puis ses partages exécutés par les trois complices allemands avec un sang-froid de criminels, furent l'origine de la puissance prussienne, de l'unification de l'Allemagne, de la dissolution de la Russie, et, par conséquent des néfastes victoires de 1866 et de 1871 qui, déjà, contenaient en germe le formidable conflit actuel. Il serait donc puéril, à ce moment décisif de la guerre, de n'accorder à la question polonaise qu'une importance morale. La liberté, le droit et la justice, composent évidemment un magnifique programme social et sont bien propres à attiser le feu sacré dans l'âme des belligérants ; cependant, il serait beaucoup plus sage et plus directement utile d'insister sur l'importance *pratique* d'une reconstitution du seul pays septentrional vraiment dévoué à la France et à la sainte cause des Alliés.

N'avons-nous pas vu, récemment encore, le nom illustre de la Pologne figurer dans les colonnes d'un journal des plus sérieux, parmi les « petites nationalités opprimées » entre la Croatie et l'Herzégovine ? Est-ce là une façon logique et honnête de traiter un pays qui a donné au monde Copernic, à la France Joseph Poniatsowski et le sang de milliers de héros, à l'Amérique opprimée, elle aussi, jadis, Thadée Kosciuszko ? Est-ce là le remerciement dû à un pays de 30 millions d'habitants, demeuré fidèle à l'Entente après la trahison de la Russie, de l'Ukraine, de la Finlande, de la Tauride, du Chersonnèse ?

La protection des faibles et des opprimés, le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, la justice, la liberté, la Ligue des Nations, premier pas vers les Etats-Unis de l'Europe ? mais quel est l'homme conscient qui ne donnerait sa vie pour hâter seulement d'un jour la

réalisation de cet idéal évangélique ? Toutefois, nous sommes aussi, malgré tout, enfants de cette terre, et les occasions sont si rares dans ce monde du labeur ingrat et de l'enfantement douloureux, de concilier les aspirations de la tête et du cœur avec celle du ventre qu'il nous paraît prudent, lorsque s'offre une possibilité inattendue de nous ennoblir tout en nous engraisant, de la saisir sans une hésitation dans le plus tranchant de nos griffes humaines. La reconstitution d'une Pologne puissante à la frontière orientale de la Prusse est une de ces occasions merveilleuses. A elle seule, elle nous fournirait toute l'énorme dose de contre-poison nécessaire à la nausée de cette guerre monstrueuse où les deux plus nobles civilisations de ce monde ameurent l'une contre l'autre, les deux dernières barbaries, je veux dire, l'empire moscovite et l'empire ottoman.

Occasion unique, en effet, où notre esprit aurait autant à gagner que notre corps, où nos intérêts seraient aussi fidèlement servis que nos aspirations supérieures !

Cependant je ne me sens guère d'humeur, aujourd'hui à louer outre mesure la Pologne ni à cajoler qui ou quoi que ce soit de ce pire des mondes. Mes ancêtres ont versé leur sang pour les deux France, celle de la Méditerranée et celle de la Baltique et mon grand amour me confère le droit de bien châtier. La rêveuse, sentimentale et versatile Pologne est femme parmi les nations. Loin de moi, la lâche tentation de trahir au seuil du Venusberg, le meilleur et le plus cinglant des préceptes de Zarathoustra.

Si, après tant de jeune sang versé, après tant de deuils et de souffrances, la justice, la liberté, le droit sont encore ce qu'ils étaient avant le sublime déchaînement des pires et meilleurs passions de l'homme_ oui s'ils encore en 1918 ce qu'ils étaient en juillet 1914_ c'est-à-dire mots plus ou moins vrais dans la bouche des poètes, hypocrites sur les lèvres des diplomates mais, hélas, des mots, de vains mots qu'ils fussent prononcées par les uns ou les autres alors je salue trop bas le prince de ce monde et lui souhaite un long règne propère de mensonge et de sang. Mais, si le cœur humain a mûri dans la douleur, si le fleuve des larmes maternelles a lavé la souillure des esprits et des corps, si la faim de la vie véritable s'est réveillée au cœur des dirigeants du peuple, des intellectuels délivrés du doute et des hommes de la foule guéris de l'irrespect, alors j'ai le droit de parler de la justice et de la liberté, avec la vénération qui leur est due, c'est-à-dire librement et avec un haut souci de justice, ainsi qu'il sied à un écrivain dont l'instrument est le français, clair langage de la Vérité.

Cessons de ranger la formidable puissance spirituelle et physique qu'est la Pologne parmi les petites nations opprimées. Déclarons-nous prêts à défendre contre n'importe qui la pleine, l'absolue indépendance d'une nation qui, depuis le Moyen Age le plus obscur, a partagé nos joies, nos enthousiasmes, nos tristesses et jusqu'à nos mauvais rois. Ceignons du laurier des forts son front ensanglanté par la couronne d'épines mais surtout, surtout, rendons-lui l'hommage le plus haut qui se puisse concevoir, payons-lui le tribut dû aux seuls nobles, aux seuls grands : faisons-lui entendre une parole de vérité.

Mieux que cela, rappelons-lui, le précepte jadis recueilli jadis de la bouche de l'époux même de la Vérité, de celui qui, en se faisant aimer de Nietzsche, en eût fait le plus grand des hommes : « Ne fais pas à autrui... » et développons avec amour toutes les conséquences accidentelles, humaines, d'une loi dictée par le Roi spirituel. Ne fais pas à..

P4..

..autrui à la première lueur de ta jeune liberté, ce que l'on t'a fait à toi, pendant les cent cinquante années d'une captivité plus tragiques que celles d'Egypte. Ne convoite pas, ô puissante meurtrie, la maison d'un voisin plus faible et plus meurtri que toi. Ne cherche pas, toi qui fus si longtemps dominée, à étendre ta domination sur une contrée qui, s'étant autrefois donnée librement à toi et ayant partagé ton long martyre, aspire aujourd'hui comme

toi à la liberté sociale, à l'indépendance politique. Ne forge pas d'arguments tendancieux, ne dresse surtout pas de statistiques, d'odieuses statistiques ! toi qui a tant souffert de ces petits jeux hypocritement scientifiques du prince sanguinaire et menteur de ce monde. Pologne rescuscitée d'entre les morts, retire ta main de la Lituanie, de cette faible sœur qui t'a donné ses meilleurs fils, ses Jagellon, ses Mickiewicz, ses Slowacki. Ne lui impose-pas tes lois, tes coutumes, laisse-lui son pauvre sol et son humble langage, le plus ancien de l'Europe, fils aîné du glorieux sanscrit. Ne dis pas : j'ai été maîtresse pendant six siècles de tes domaines. Ne lui rappelle pas les douleurs et les humiliations de son passé, toi qui voudrais bien oublier l'horreur du tien. Fille fidèle de l'Eglise, ne rejette pas les préceptes surhumains qui t'ont si fidèlement soutenue dans le martyre de la captivité . Garde-toi surtout de fournir par l'exemple d'une conduite ensemble impolitique et inhumaine un argument meurtrier à l'envahisseur qui occupe encore tes domaines et qui guette, en ricanant sous cape, une occasion de retourner contre toi la perfidie de ta dialectique ou l'injustice de tes prétentions. Quoi ! au sortir d'une longue captivité où l'aveugle barbarie du moscovite et l'affreuse brutalité consciente du Prussien ont rivalisé de zèle dans leur tâche de bourreau , déjà tu attends à la liberté du voisin , déjà tu violes ce droit sacré _ bien qu'invoqué un peu à tort ou à travers_ qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes ? N'as-tu pas, pour ta jeune activité, après tant d'années d'oppression et d'exploitation cynique, un champ suffisamment vaste dans tes propres frontières, et te faut-il l'étendre au domaine d'un voisin qui ne te ressemble ni par les traits du visage ni par ceux du caractère ? N'as-tu pas une armée à lever, tout un système économique nouveau à imaginer, une constitution originale à élaborer_ tout un monde, tout un vaste monde d'amour, de force, de liberté, de justice à créer ?..

_ Ah ! cette joie et cette amertume, mon Dieu, de prêcher dans le désert !

De LABUNOWO

